



**HAL**  
open science

**Le rôle de la lecture des auteurs dans l'apprentissage de  
l'elocutio par le futur orateur : Quintilien, Institution  
oratoire, 10, 1, 46-131**

Pascale Paré-Rey, Benjamin Goldlust

► **To cite this version:**

Pascale Paré-Rey, Benjamin Goldlust. Le rôle de la lecture des auteurs dans l'apprentissage de l'elocutio par le futur orateur : Quintilien, Institution oratoire, 10, 1, 46-131. Bulletin de l'association Guillaume Budé, 2017. halshs-01539924

**HAL Id: halshs-01539924**

**<https://shs.hal.science/halshs-01539924v1>**

Submitted on 19 Jun 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**« Le rôle de la lecture des auteurs dans l'apprentissage de l'*elocutio* par le futur orateur : Quintilien, *Institution oratoire*, 10, 1, 46-131 »**

Pascale Paré-Rey et Benjamin Goldlust

*Nos genera degustamus, non bibliothecas excutimus*

*I.O.* 10, 1, 104

La théorie et la pratique de l'imitation posent des questions générales qui déterminent en partie les choix de Quintilien pour l'élaboration de son catalogue : vaut-il mieux écouter que lire ? comment lire les auteurs qu'on a choisis ? vaut-il mieux lire les écrivains anciens que les modernes ? La perspective est donc très différente de celle qu'adopte Cicéron dans le *Brutus* lorsque, après avoir passé en revue les grands orateurs grecs, il cite deux cents vingt-et-un noms d'orateurs romains, avant tout pour soustraire leur nom à l'oubli<sup>1</sup> et pour montrer que, dans cette série, le talent est rare et qu'il procède nécessairement de grandes qualités de l'esprit et du corps. Chez Quintilien, la démarche critique mise en œuvre, pour être réelle, est supplantée par l'orientation d'une pédagogie de la lecture. Cicéron voulait témoigner. Horace a fixé des normes esthétiques. Quintilien montre ici que la critique pure est gratuite, alors qu'elle peut être utilisée à bon escient. Il analyse donc les tenants et les aboutissants idéologiques de la constitution de la bibliothèque, fût-elle sélective<sup>2</sup>, du futur orateur dans un but très clairement défini d'emblée : celui de la formation idéale. L'orateur devant être susceptible de faire face à toutes les situations, l'approche des genres sera extensive, et non limitée aux seules formes oratoires, comme c'était le cas dans le *Brutus*. C'est d'ailleurs, de façon tout à fait caractéristique, par l'étude des genres poétiques que débute son analyse.

La structure d'ensemble du chapitre 1 du livre 10, qui n'est donc pas une digression esthétique, confirme cette orientation didactique. Quintilien semble l'avoir lui-même reprise à son compte en puisant une partie de son information et de ses jugements auprès de plusieurs sources, dont la principale est probablement Denys d'Halicarnasse<sup>3</sup>. Après une approche théorique de la notion de *copia* (1-5), il est question de l'importance du vocabulaire (6-14), puis de la voix, de la grâce, du débit de parole (15-19), et des modalités de la lecture, Quintilien invitant l'apprenti orateur à ne lire d'abord que les meilleurs auteurs, à avoir une approche globale des discours et à lire aussi des discours de valeur inégale (20-23). C'est alors que, dans une succession de paragraphes sur la lecture des auteurs (poètes, historiens, philosophes), entre cas concrets et approche théorique (24-45), la critique littéraire est progressivement rattachée à la didactique de la rhétorique. Mais l'analyse de la lecture des auteurs est immédiatement complétée et, pour ainsi dire, remise en perspective par l'exposé sur les genres d'œuvres dont la lecture est vivement recommandée. Ce changement de regard est très clairement programmé en *I.O.* 10, 1, 45 :

*Sed nunc genera ipsa lectionum, quae praecipue conuenire intendentibus ut oratores fiant existimem, persequor*<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Voir Cic., *Brut.* 13, 52 : *Optime, inquam, sed ueniamus ad nostros, de quibus difficile est plus intellegere quam quantum ex monumentis suspicari licet.*

<sup>2</sup> Voir *I.O.* 10, 1, 104 : *nos genera degustamus, non bibliothecas excutimus.*

<sup>3</sup> Voir l'introduction de J. COUSIN, *Institution oratoire (livres 10-11)*, Paris, 1979, p. 17 *sqq.*, qui envisage aussi l'influence possible de Caecilius de Calê-Actê, contemporain d'Auguste, et songe enfin aux listes *ad hoc* établies par des *grammatici* comme Aristarque et Aristophane de Byzance, dans la tradition alexandrine de la τῶν ἀρχαίων κρίσις, titre par lequel on désigne d'ailleurs habituellement l'ouvrage de Denys (ou par celui de *Veterum censura*), bien qu'il ne figure pas dans les manuscrits. On trouvera également des souvenirs de Cicéron, Horace et Varron (S. DOSSON, « Notice sur Quintilien », p. xxv).

<sup>4</sup> *I.O.* 10, 1, 45 : « Mais, à présent, ce sont les genres mêmes de lecture qui, à mon avis, conviennent particulièrement à ceux qui ont l'intention de devenir orateurs que je vais exposer ».

Quintilien commence par les auteurs grecs, termine par les auteurs latins et observe un ordre identique, à de menus détails près (les poètes didactiques et gnomiques ne sont pas représentés à Rome, ni les iambiques pour la Grèce ; il y a une inversion entre poètes lyriques et satiriques entre la Grèce et Rome). Leur succession se présente ainsi :

Auteurs Grecs :

Poètes épiques, didactiques, gnomiques (46-58)

Poètes élégiaques, lyriques, satiriques (58-64)

Auteurs dramatiques (65-72)

Historiens (73-75)

Orateurs (76-80)

Philosophes (81-84)

Auteurs Latins :

Poètes épiques (85-92)

Poètes élégiaques, satiriques, iambiques et lyriques (93-96)

Poètes tragiques et comiques (97-100)

Historiens (101-104)

Orateurs (105-122)

Philosophes (123-131)

Remarquons d'emblée le déséquilibre des sections : 39 paragraphes sont consacrés à la Grèce, 48 à Rome. La poésie grecque occupe 27 paragraphes, la poésie latine 16 ; la prose grecque 12 paragraphes, la prose latine 32. Même si la section grecque est moins développée, ce qui se comprend aisément, la disproportion reste nette entre les parts consacrées à la prose et à la poésie dans chaque langue. Il faudra se demander pourquoi l'avantage revient, respectivement, à la poésie grecque et à la prose latine.

Pour les genres grecs, Quintilien aborde ainsi la poésie (épique, didactique, gnomique, élégiaque, lyrique, satirique, 46-54), les genres de théâtre (65-72), l'histoire (73-75), le genre oratoire (76-80), la philosophie (81-84). À tout seigneur, tout honneur : Quintilien entame son exposé par le « grand genre » et son plus illustre représentant, Homère, qui occupe un statut à part au sein de la section, puisque lui sont consacrés, dans les éditions modernes, cinq chapitres particulièrement élogieux dont il faut retenir deux idées principales. La première est que l'épopée homérique s'apparente à un modèle pour la formation de l'orateur, dans la mesure où elle présente l'heureuse alliance de tous les styles, de toutes les tonalités, de toutes les émotions. Quintilien diagnostique ici ce qui devait devenir un *topos* rhétorique : figuration de l'universel, l'épopée homérique réunit tout en elle. Dans la même veine, la latinité saluera, en Virgile cette fois, un orateur accompli<sup>5</sup> – on songe déjà à la déclamation de Florus sur le thème *Vergilius orator an poeta* –, et même, à l'époque tardive, l'auteur d'un *pulcherrimum temperamentum* mêlant tous les genres de style<sup>6</sup>. La seconde conclusion de Quintilien sur Homère provient de la valeur normative de l'épopée homérique : ce qu'Homère a lui-même écrit dans son œuvre présente un tel degré d'accomplissement que ses choix ont une absolue vertu d'exemplarité.

---

<sup>5</sup> Pour une mise en perspective, voir Macr., *Sat.* 5, 1, 2-3, et la formulation indirecte de la question de savoir qui, une fois reconnus les talents oratoires de Virgile, de Cicéron ou de Virgile, constitue le meilleur exemple à imiter pour l'apprenti orateur : *Dicas mihi, inquit, uolo, doctorum optime, si concedimus, sicuti necesse est, oratorem fuisse Vergilium, si quis nunc uelit orandi artem consequi, utrum magis ex Vergilio an ex Cicerone proficiat ? Video quid agas, inquit Eusebius, quid intendas, quo me trahere coneris : eo scilicet, quo minime uolo, ad comparationem Maronis et Tullii. Verecunde enim interrogasti, uter eorum praestantior, quandoquidem necessario is plurimum collaturus sit qui ipse plurimum praestat* .

<sup>6</sup> Voir Macr., *Sat.* 5, 1, 13. Pour une mise en contexte et un commentaire, voir B. GOLDLUST, *Rhétorique et poétique de Macrobie*, Turnhout, 2010, p. 372-399.

C'est dire si, par comparaison, le rapide paragraphe consacré à Hésiode apparaît terne : le poète n'a d'intérêt, pour l'apprenti orateur, selon Quintilien, qu'en raison des sentences qui émaillent son œuvre et du recours au genre intermédiaire, dont il offre un bon exemple. La suite de l'exposé sur les poètes grecs fait état d'un ciblage thématique manifeste. Le catalogue de Quintilien note ainsi cursivement les spécificités techniques qui, au cas par cas, justifieraient la lecture des poètes : ainsi, par exemple, de la noblesse du style chez Antimaque. Cette démarche introduit d'ailleurs des comparaisons indirectes et des jugements critiques, parfois fort sévères, que le lecteur pourrait avoir tendance à affranchir de leur horizon profondément pédagogique. Pour ce qui est du choix du sujet, Aratos manque ainsi de souffle et Théocrite, tout admirable qu'il soit dans le genre qu'il pratique, s'est illustré dans une poésie qui n'est qu'assez peu utile pour emporter l'adhésion au forum. Au demeurant, Quintilien se montre parfaitement conscient de ce que son exposé a de partiel et de partial. Il se sent même obligé, au paragraphe 56, de faire allusion ironiquement aux lecteurs qui le presseraient à l'évidence d'envisager le cas de maints autres poètes, dont il cite le nom comme par préterition, pour finir par conclure qu'il y a certes toujours – dans la perspective utilitariste qui est la sienne – quelque intérêt à recueillir de toute lecture.

Il faut ensuite remarquer que, s'il est bien cité, tout comme le nom de Callimaque et de Philéas, le genre élégiaque n'est pas analysé en tant que tel. Peut-être pour mettre l'accent, par contraste, sur les innovations et les spécificités apportées au genre par Rome, Quintilien justifie par une métaphore sympotique le report de l'étude de l'élégie grecque au moment où toutes les bases fondamentales auront été posées : ce n'est qu'alors que l'on pourra, selon lui, se tourner opportunément vers l'élégie grecque, tout comme un banqueteur prend plaisir à goûter des plats de qualité moindre mais variés, après s'être rassasié de ce qu'il y a de meilleur. Ce jugement confirme une fois encore la finalité pédagogique du passage : il y a un ordre des lectures à respecter et, d'abord, l'apprenti orateur ne doit pas s'intéresser à ce qui n'est pas d'emblée nécessaire. L'analyse de la poésie lyrique est classiquement comparative, puisqu'elle met l'accent sur ce qui doit retenir l'attention de l'apprenti orateur au sein d'un sous-ensemble des « neufs lyriques » ici pris en compte. Ce faisant, Quintilien programme une lecture fléchée.

Les genres théâtraux, quant à eux, suscitent une analyse un tant soit peu plus fouillée. En amont même des auteurs qui se sont illustrés dans ce genre, la comédie ancienne intéresse tout particulièrement Quintilien dans une perspective linguistique et stylistique, puisqu'il y voit la seule et unique expression de la pureté du *sermo Atticus*. La tragédie grecque est, selon Quintilien, utile notamment pour ce qui est du sublime, incarné par Eschyle. Suit alors une *disputatio* pour savoir qui, de Sophocle ou d'Euripide, est non pas le meilleur en valeur absolue, mais le plus susceptible d'offrir des modèles aux jeunes gens qui se préparent au barreau. Le pédagogue prend d'ailleurs bien la peine de préciser en toutes lettres qu'il ne s'agit pas d'une préférence littéraire, ni même d'une comparaison esthétique, mais d'un ordre de préséance didactique qui, en l'occurrence, est établi au bénéfice d'Euripide.

Pour ce qui concerne, enfin, les trois derniers genres (histoire, éloquence, philosophie), le lecteur moderne est étonné, presque choqué, par la rapidité avec laquelle ils sont traités, surtout pour les deux premiers. L'analyse du genre historique, qui a eu un très grand succès en Grèce, au dire même de Quintilien, propose d'abord une très brève comparaison entre Hérodote et Thucydide, visant à établir – toujours au nom des mêmes principes – les domaines dans lesquels l'un est meilleur que l'autre, de manière à orienter les étudiants compte tenu de leurs besoins. L'étude de l'art oratoire amène Quintilien à brosser une analyse comparée des spécificités techniques ayant cours dans la langue des plus grands orateurs. L'on en retient avant tout la figure de Démosthène, auquel est reconnue, tout comme à Homère, une grande valeur normative (*paene lex orandi*). Le catalogue des genres devient ici revue de qualités à imiter, y compris s'agissant de Démétrius de Phalère, pourtant

couramment stigmatisé en tant que source du déclin de l'éloquence, mais que Quintilien reconnaît comme le dernier des orateurs attiques.

C'est, enfin, en notant ce que Cicéron dit lui devoir que Quintilien souligne, pour la philosophie, le statut de Platon, auquel il reconnaît une forme d'expression divine justifiant une comparaison avec Homère qui, après avoir ouvert la section consacrée aux genres grecs, l'achève donc indirectement. C'est dire si, juste ensuite, la mention de Xénophon, qui n'avait pas été étudié parmi les historiens, nous semble aujourd'hui en décalage, quoique Quintilien lui reconnaisse un agrément sans affectation et une vraie force de persuasion. Après avoir cité Aristote par prétérite et Théophraste, Quintilien remarque que les stoïciens, en raison de leur démarche, ne se sont guère attachés à l'art oratoire. Puisqu'il n'est ici de développements que directement utiles pour l'apprenti orateur, ils sont laissés de côté.

Quintilien, après en avoir terminé, du côté grec, par les philosophes, passe à la section latine. Concernant la poésie, la progression suit le même ordre que la section grecque et obéit à une logique « qualitative ». L'exposé, partant de l'épopée, lie d'abord étroitement auteurs grecs et latins, mais à mesure qu'il parcourt les autres genres, jusqu'à la comédie, Quintilien note l'écart qui se creuse entre les genres grecs et leurs correspondants latins, supportant de moins en moins la comparaison. Le nombre d'auteurs cités est d'ailleurs révélateur de la richesse qui se mue en indigence (épopée : 14 auteurs ; élégie : 4 ; satire : 4 ; poésie iambique : 3 ; lyrique : 2 ; tragique : 5 ; comique : 4). Le mouvement d'ensemble, *decrecendo*, s'accompagne en outre d'une nette césure entre les poètes épiques et les autres auteurs. Les premiers voient leurs noms cités d'emblée, souvent en tête de proposition (*Nam Macer et Lucretius, Atacinus Varro, Ennium, Cornelius autem Seuerus, Serranum, etc.*), tandis que pour les autres genres, ces noms d'auteurs ne viennent qu'après le nom du genre, mentionné avant (*Elegia quoque, Satura quidem, Iambus, Tragoediae scriptores, In comoedia*). Comment expliquer cette différence ? Il nous semble qu'elle vient du fait que dans les genres autres que l'épopée, il n'y a pas d'Homère, pas de *summus* ni de *primus auctor*, pas de nom auquel rapporter tous les autres. D'ailleurs, la section grecque fonctionnait de même : l'épopée n'y est même pas nommée, mais ce sont les noms de poètes qui structurent le texte en divers paragraphes (*ab Homero*, puis *Hesiodus, Antimacho, Panyasin, Apollonius*). Pour les autres genres, on avait, comme dans la section latine, d'abord la mention générique (*in suo genere, tunc et elegiam, itaque... iamborum, nouem uero lyricorum, antiqua comoedia, tragoedias, in opere diuerso*) et seulement après, à titre d'exemple, les noms d'auteurs. Par conséquent, pour l'épopée, Quintilien compare les poètes par rapport à Homère (avec tout un système de classement opéré par rapport à ce repère absolu, qui entraîne le besoin d'une même figure tutélaire chez les Latins, que Quintilien trouve naturellement en Virgile), alors que dans les autres genres poétiques, la comparaison se fait entre Grecs et Romains, dans un système comparatif binaire<sup>7</sup>. Le jugement critique est donc important dans toute la section<sup>8</sup> et détermine l'attitude prescriptive de Quintilien par rapport à ce canon. Le lexique de la modélisation et de l'imitation sert également à introduire ces figures, considérées comme des exemples à imiter, mais non uniformément<sup>9</sup>.

Si l'on observe en effet le détail de chaque forme littéraire, on voit que Quintilien ne considère pas tous les modèles comme se valant entre eux. Dans l'épopée, on note une césure à partir du paragraphe 88 : après avoir dressé la liste, dans une première série, des auteurs

---

<sup>7</sup> Le lexique de la comparaison et de la mise en compétition, dans la tradition de la *sunkrisis*, traduit la méthode de Quintilien : comparatifs *minus pressus* §102 et *minor* §103, *opponere* §101 et *opposuerim* §105, *aequari* §101, *pares* §102, *praestitit* §103, *superest* §104, *parem facere* §105, *comparem* §105, *virtutes similes* §106.

<sup>8</sup> Voir les termes *pensamus, spernendus, legi dignus* et l'abondance de comparatifs et de superlatifs.

<sup>9</sup> Les Romains font bonne figure (*testamur, celebratus est*) ou mauvaise figure (*claudicamus*) par rapport aux Grecs.

obligés (de Virgile à Ennius en passant par Macer, Lucrèce et Varron, dans ordre qualitatif décroissant)<sup>10</sup>, Quintilien passe à une seconde série, d'auteurs plus proches de lui, et préférés parce que plus utiles à l'orateur (Ovide et ses contemporains, jusqu'à Domitien). Dans cette dernière catégorie, hormis Domitien, il va du moins important (Ovide) au plus apprécié (Lucain), dans un ordre qualitatif croissant, inverse par rapport à la première série épique. Mais pour l'épopée, la logique majeure est celle du positionnement des divers auteurs en fonction de l'unité de mesure qu'est Homère, véritable aune poétique.

Les autres genres sont moins développés. Les auteurs cités, s'illustrant dans chacun, le sont dans un ordre à peu près chronologique. Mais pour l'élégie, qui vient ensuite, la succession est brouillée par la position de Gallus, rejeté en dernier au lieu d'intervenir entre Tibulle et Propertius : les noms sont ici ordonnés principalement par ordre de mérite et secondairement en ordre chronologique. L'élégie est un genre dans lequel les Latins continuent de soutenir la comparaison avec les Grecs (*Elegia quoque Graecos prouocamus*).

La satire, elle, considérée comme l'apanage des Romains<sup>11</sup> (*Satura quidem tota nostra est*), participe de même à leur gloire poétique. Mais que veut dire Quintilien en affirmant que « la satire est entièrement nôtre » ? Certainement, d'abord, que la satire romaine n'a rien de commun d'une part avec le drame satyrique grec, d'autre part avec les formes satiriques, c'est-à-dire critiques, ni d'un Archiloque ou d'un Hipponax, qui écrivirent en vers lyriques ou iambiques, ni de la comédie ancienne. Il estime ensuite que la satire est devenue une forme proprement poétique sous l'impulsion de Lucilius, qui en fait une sorte d'épître écrite en hexamètres dactyliques, forme nouvelle donnée à ce qu'on considérait primitivement sous le nom de *satira* : des poèmes traitant de sujets différents et écrits en des mesures diverses<sup>12</sup>. Enfin, on a pu donner une autre interprétation, plus historique et politique que littéraire, à cette affirmation de Quintilien<sup>13</sup>. Dire que la satire est spécifiquement romaine, c'est concevoir sa naissance et son évolution par rapport à une certaine « romanité ». Le *ciuis romanus*, la *latinitas*, se définissent au 2<sup>e</sup> s. avant J.-C., lorsque la satire prend son essor, à travers un ensemble d'institutions, de questions politiques, esthétiques et juridiques, dont ferait partie la satire. Cette période de rapide expansion, et même de révolution culturelle, aurait permis l'émergence de la *libertas* et de la *licentia* caractéristiques de la satire romaine. Si c'est peut-être en faire dire trop à Quintilien, il reste intéressant en revanche de s'interroger sur le sens profond de cette romanité de la satire.

Horace est apparu une première fois au chapitre de la satire, et il est à nouveau mentionné parmi les poètes iambiques et lyriques. À la différence de la satire, l'iambe n'est pas spécifiquement romain, car les Latins n'écrivent pas de poèmes dans ce seul type de vers. Les poètes lyriques ne tiennent pas non plus une grande place, tant en quantité qu'en qualité : Horace mérite presque seul d'être lu.

Quintilien enrichit en revanche la liste de modèles pour les genres dramatiques. La tragédie mérite une discussion assez complète, qui pointe les talents comparés des uns et des autres, à commencer par les tragiques républicains. Quintilien ne cite ni Livius Andronicus, ni Naevius, ni Ennius, dont le style plus rude ne les destine pas à servir de modèles aux jeunes orateurs<sup>14</sup>. Il termine sur des auteurs plus proches de lui, Ovide et Pomponius Secundus. Ce

---

<sup>10</sup> On note bien en effet, dans cette liste, que Quintilien mentionne des noms qu'il juge indispensables, mais qu'il nuance fortement leur utilité (hormis celle de Virgile) pour le travail du style : *legendi quidem, sed non ut φράσιν* ; *non spernendus quidem, uerum ad augendam facultatem dicendi parum locuples* ; *iam non tantam habent speciem quantam religionem*.

<sup>11</sup> Horace présente les choses de la même manière : *Sat.* 1, 10, 66 *Graecis intactum carmen*.

<sup>12</sup> Comme la définition qu'en donne Festus dans son glossaire : *satura et cibi genus ex uariis rebus conditum est, et lex <mul>tis aliis legibus conferta*.

<sup>13</sup> P. A. MILLER, *Latin Verse Satire : an anthology and critical reader*, Routledge, 2005, p. 1-7.

<sup>14</sup> Quintilien souligne encore ailleurs que les vieux poètes dramatiques valent plus pour leur esprit que pour leur art, mais que le vocabulaire trouve à s'enrichir de leur gravité dans la tragédie, de l'élégance dans la comédie :

qui a posé tant de problèmes à la critique est que Sénèque n'est pas cité. On ne peut ici retracer les rapports, complexes, entre les deux auteurs, mais il faut suggérer que, Quintilien choisissant non les meilleurs à ses yeux, mais les plus utiles, quand il dit « de tous ceux que j'ai pu voir » (*eorum quos uiderim*), inclut peut-être Sénèque, le seul tragique précisément dont l'œuvre nous ait été conservée.

Le catalogue s'achève sur la comédie, genre le plus éloigné de la qualité grecque. L'image contenue dans le verbe *claudicamus* souligne bien la différence de taille entre les deux genres, en Grèce et à Rome. En même temps, il souligne la vision synoptique de Quintilien qui, dans son diptyque, est gêné par cette disharmonie faisant boiter l'ensemble. Cette condamnation peut s'expliquer de diverses manières : Quintilien accuserait la différence parce que la comédie a disparu de la scène à son époque ; parce qu'il n'apprécie pas certaines libertés prises par les comiques ; parce que les comédies latines souffrent de la comparaison avec leurs homologues grecs. L'hypothèse la plus probable est qu'il ne trouve pas, dans la comédie latine, les qualités qui l'intéressent pour la formation de l'orateur. Les critiques portent significativement sur la langue comique (*sermone, sermo ipse Romanus, in alio genere linguae*), sauf pour Afranius, qui lui, suppose-t-on, écrivait bien, mais sur des sujets indignes...

Concernant la prose, la part belle revient à l'éloquence, genre pour lequel Quintilien cite douze auteurs et expose longuement les qualités de Cicéron, qu'il compare avec celles de Démosthène. L'histoire et la philosophie sont respectivement représentées par quatre et six auteurs. Il n'en est pas qui prime pour le genre historique, tandis que pour la philosophie, Quintilien reprend l'exemple et le modèle qu'est Cicéron, et lui ajoute notamment Sénèque, dont la critique du style est développée de façon nuancée. Pour la comparaison avec les Grecs, Quintilien est heureux de pouvoir la soutenir d'abord dans le genre historique : il trouve en Salluste le correspondant de Thucydide et en Tite Live celui d'Hérodote. En ce qui concerne la philosophie, il regrette que les Latins aient fourni peu d'auteurs éloquents, mais les multiples qualités de Cicéron compensent dans une certaine mesure ce manque. La palme revient à l'éloquence latine, tant pour le nombre que pour la qualité de ses représentants.

Finalement, selon Quintilien, les Romains sont les dignes émules des Grecs dans la plupart des genres littéraires : épopée, élégie, tragédie, histoire, éloquence et philosophie. Il est seulement deux genres nettement à l'avantage des Grecs : poésie lyrique et comédie. Enfin, pour certains, la comparaison n'est pas pertinente, parce que le genre n'existe que chez les uns (satire, proprement romaine) ou chez les autres (iambe, pratiqué isolément seulement par les Grecs).

Cette conception très personnelle des genres romains aurait d'ailleurs presque tendance, par endroits, comme lorsqu'il est question de la satire, à faire passer au second plan l'orientation didactique générale qui est pourtant bien l'axe auquel est totalement soumise l'approche critique qui prévaut ici. Il y a donc, en dépit du parallélisme formel, une sorte de décalage dans la présentation idéologique des genres grecs et des genres latins. Les genres grecs sont présentés de façon beaucoup plus analytique et neutre, précisément didactique, sans susciter de prises de position autres que concernant la valeur relative des auteurs pris en compte. D'ailleurs, il n'est pas du tout évident que Quintilien connaissait de première main tous les auteurs grecs qu'il cite ici. Il est bien entendu tributaire, à certains égards, du *topos* oratoire qui veut que ce qui est ancien soit souvent digne du plus grand respect. Hormis les passages concernant directement la poétique et la rhétorique, avait-il, en outre, lu personnellement Aristote ? Ou l'avait-il lu par l'intermédiaire de commentateurs comme

---

1, 8, 8. *Multum autem ueteres etiam Latini conferunt, quamquam plerique plus ingenio quam arte ualuerunt, in primis copiam uerborum, quorum in tragoediis grauitas, in comoediis elegantia et quidam uelut atticismos inueniri potest.*

Théophraste ? Quintilien donne parfois l'impression de minimiser l'apport des genres grecs quand les Romains n'ont pas particulièrement brillé dans le genre : c'est par exemple le cas de la philosophie, où les analyses réservées à Platon, et plus encore à Aristote, sont bien maigres. Peut-être pourrait-on expliquer cette tendance par le « complexe d'infériorité », bien connu, des Romains par rapport aux Grecs, auquel on donne souvent le nom, après Lucrèce, d'*egestas patrii sermonis*<sup>15</sup>. C'est aussi le cas du genre historique : le lecteur moderne est frappé, par exemple, par la rapidité avec laquelle Quintilien expédie les cas d'Hérodote et de Thucydide, alors qu'il lui arrive d'être plus disert à propos d'auteurs que la réception classe aujourd'hui parmi les auteurs mineurs, sinon parmi les curiosités réservées aux seuls érudits. Pourtant, le style et la vision politique d'Hérodote et de Thucydide auraient tout à fait pu donner lieu à des développements nourris propres à édifier l'apprenti orateur. Mais notre regard est probablement trop tributaire de la réception à laquelle a donné lieu l'œuvre des auteurs en question. Sans doute, en tout cas, peut-on voir là une nouvelle confirmation de ce que Quintilien n'entend pas présenter une esthétique mais un catalogue opératoire de références de lecture, en précisant à chaque ce qui justifie la lecture. Force est ainsi de reconnaître que nous sommes bien trop curieux de savoir ce que Quintilien pense et dit des différents auteurs qu'il cite pour ne jamais oublier que son exposé n'est pas esthétique mais pédagogique et, qu'au fond, ce n'est pas tant le mérite littéraire qui compte que l'utilité oratoire.

L'originalité de cet exposé (46-84) réside notamment dans la structuration à l'œuvre autour de la notion de genres littéraires (*genera*, puis *opera*). Son grand intérêt provient de la présentation globale de ces genres, en extension, en grec puis en latin, alors que la grande majorité des témoignages des Anciens conservés sur l'origine des genres ne concernent qu'un genre en particulier. La notion reçoit ici un éclairage cumulatif, à mesure que le théoricien envisage les cas successifs.

S'agissant du regard porté sur la notion de genre, on notera un point important. Cet exposé est un catalogue d'auteurs devant constituer la bibliothèque idéale de l'apprenti orateur qui y trouvera matière à une imitation utile, ce qui conduit Quintilien, sous la forme de comparaisons et par l'analyse de différents types, à envisager la notion de genre de façon pratique. Mais il s'agit ici d'une notion empirique ; elle n'est pas abordée théoriquement et fait moins l'objet d'une poétique que d'une casuistique. Le genre existe ici surtout en tant qu'il est exemplifié par des œuvres et interprété par la lecture. C'est peut-être, à la rigueur, la comédie qui fait l'objet de l'approche la plus globale. D'une manière générale cependant, c'est son rôle direct dans la formation de l'orateur de demain qui retient l'intérêt de Quintilien, dans la mesure où le genre permet une classification opérationnelle et une claire distinction des différents rayons de la bibliothèque des sources où puiser figures et raisonnements.

C'est moins le premier auteur de chaque genre, hormis Homère, qui intéresse Quintilien, que l'évolution de chacun : il précise leur âge et période de production (*puerilia opera*, *in aetate*, *maturitas*), en considérant les carrières dans leur ensemble et admettant une évolution des auteurs et des styles. Sa conception est en outre téléologique, à la fois pour les évolutions personnelles et pour la littérature en général, comme s'il superposait « ontogenèse » (développement de l'individu) et « phylogénèse » (développement des espèces). Enfin, c'est moins cette dimension temporelle qui intéresse Quintilien que la dimension qualitative : il propose une véritable anthologie de la poésie latine, considérée à travers des figures exemplaires en matière de travail du style.

---

<sup>15</sup> Pour une synthèse récente, voir Th. FÖGEN, *Patrii sermonis egestas. Einstellungen lateinischer Autoren zu ihrer Muttersprache*, München-Leipzig, 2000, avec de bons chapitres sur Lucrèce (et le fameux passage du livre 3, v. 260 sqq. du *De rerum natura*), Cicéron, Quintilien et Aulu Gelle.



## Quintilien, 10, 1, 46-131

Le texte est celui qu'édite J. Cousin, *Institution oratoire*, t. 6, Paris, CUF, 1970.

46. Igitur, ut Aratus ab Ioue incipiendum putat, ita nos rite coepturi ab Homero uidemur. Hic enim, quem ad modum ex Oceano dicit ipse amnium fontiumque cursus initium capere, omnibus eloquentiae partibus exemplum et ortum dedit. Hunc nemo in magnis rebus sublimitate, in paruis proprietate superauerit. Idem laetus ac pressus, iucundus et grauis, tum copia tum breuitate mirabilis, nec poetica modo sed oratoria uirtute eminentissimus. 47. Nam ut de laudibus, exhortationibus, consolationibus taceam, nonne uel nonus liber, quo missa ad Achillem legatio continetur, uel in primo inter duces illa contentio uel dictae in secundo sententiae, omnis litium atque consiliorum explicant artes? 48. Adfectus quidem uel illos mites uel hos concitados nemo erit tam indoctus qui non in sua potestate hunc auctorem habuisse fateatur. Age uero, non utriusque operis ingressu in paucissimis uersibus legem prohoemiorum non dico seruauit, sed constituit? Nam et beniuolum auditorem inuocatione dearum, quas praesidere uatibus creditum est et intentum proposita rerum magnitudine et docilem summa celeriter comprehensa facit. 49. Narrare uero quis breuius quam qui mortem nuntiat Patrocli, quis significantius potest quam qui Curetum Aetolorumque proelium exponit? Iam similitudines, amplificationes, exempla, digressus, signa rerum et argumenta ꝑceteraque quae probandi ac refutandi suntꝑ ita multa ut etiam qui de artibus scripserunt plurima earum rerum testimonia ab hoc poeta petant. 50. Nam epilogus quidem quis umquam poterit illis Priami rogantis Achillen precibus aequari? Quid? in uerbis, sentiis, figuris, dispositione totius operis nonne humani ingenii modum excedit? – ut magni sit uiri uirtutes eius non aemulatione, quod fieri non potest, sed intellectu sequi. 51. Verum hic omnis sine dubio et in omni genere eloquentiae procul a se reliquit, epicos tamen praecipue, uidelicet quia durissima in materia simili comparatio est. 52. Raro adsurgit Hesiodus magnaue pars eius in nominibus est occupata, tamen utiles circa praecepta sententiae, leuitasque uerborum et compositionis probabilis, daturque ei palma in illo medio genere dicendi. 53. Contra in Antimacho uis et grauitas et minime uulgare eloquendi genus habet laudem. Sed quamuis ei secundas fere grammaticorum consensus deferat, et adfectibus et iucunditate et dispositione et omnino arte deficitur, ut plane manifesto appareat quanto sit aliud proximum esse, aliud secundum. Panyasin, ex utroque mixtum, putant in eloquendo neutrius aequare uirtutes, alterum tamen ab eo materia, alterum disponendi ratione superari. 54. Apollonius in ordinem a grammaticis datum non uenit, quia Aristarchus atque Aristophanes, poetarum iudices, neminem sui temporis in numerum redegerunt, non tamen contemnendum edidit opus aequali quadam mediocritate. 55. Arati materia motu caret, ut in qua nulla uarietas, nullus adfectus, nulla persona, nulla cuiusquam sit oratio; sufficit tamen operi cui se parem credidit. Admirabilis in suo genere Theocritus, sed musa illa rustica et pastoralis non forum modo uerum ipsam etiam urbem reformidat. 56. Audire uideor undique congerentis nomina plurimorum poetarum. Quid? Herculis acta non bene Pisandros? Quid? Nicandrum frustra secuti Macer atque Vergilius? Quid? Euphorionem transibimus? Quem nisi probasset Vergilius idem, numquam certe conditorum Chalcidico uersu carminum fecisset in Bucolicis mentionem. Quid? Horatius frustra Tyrtaeum Homero subiungit? 57. Nec sane quisquam est tam procul a cognitione eorum remotus ut non indicem certe ex bibliotheca sumptum transferre in libros suos possit. Nec ignoro igitur quos transeo nec utique damno, ut qui dixerim esse in omnibus utilitatis aliquid. 58. Sed ad illos iam perfectis constitutisque uiribus reuertemur: quod in cenis grandibus saepe facimus, ut, cum optimis satiati sumus, uarietas tamen nobis ex uilioribus grata sit. Tunc et elegiam uacabit in manus sumere, cuius princeps habetur Callimachus, secundas confessione plurimorum Philetas occupauit. 59. Sed dum adsequimur illam firmam, ut dixi, facilitatem, optimis adsuescendum est et multa magis quam

multorum lectione formanda mens et ducendus color. Itaque ex tribus receptis Aristarchi iudicio scriptoribus iamborum ad hexin maxime pertinebit unus Archilochus. 60. Summa in hoc uis elocutionis, cum ualidae tum breues uibrantesque sententiae, plurimum sanguinis atque neruorum, adeo ut uideatur quibusdam quod quoquam minor est materiae esse, non ingeni uitium. 61. Nouem uero lyricorum longe Pindarus princeps spiritu, magnificentia, sententiis, figuris, beatissima rerum uerborumque copia et uelut quodam eloquentiae flumine : propter quae Horatius eum merito nemini credit imitabilem. 62. Stesichorum quam sit ingenio ualidus materiae quoque ostendunt, maxima bella et clarissimos canentem duces et epici carminis onera lyra sustinentem. Reddit enim personis in agendo simul loquendoque debitam dignitatem, ac si tenuisset modum uidetur aemulari proximus Homerum potuisse, sed redundat atque effunditur, quod ut est reprehendendum, ita copiae uitium est. 63. Alcaeus in parte operis « aureo plectro » merito donatur, qua tyrannos insectatus multum etiam moribus confert ; in eloquendo quoque breuis et magnificus et dicendi <ui> plerumque oratori similis, sed et lusit et in amores descendit, maioribus tamen aptior. 64. Simonides, tenuis alioqui, sermone proprio et iucunditate quadam commendari potest, praecipua tamen eius in commouenda miseratione uirtus, ut quidam in hac eum parte omnibus eiusdem operis auctoribus praeferant. 65. Antiqua comoedia cum sinceram illam sermonis Attici gratiam prope sola retinet, tum facundissimae libertatis, et si est <in> insectandis uitiiis praecipua, plurimum tamen uirium etiam in ceteris partibus habet. Nam et grandis et elegans et uenusta, et nescio an ulla, post Homerum tamen, quem ut Achillen semper excipi par est, aut similior sit oratoribus aut ad oratores faciendos aptior. 66. Plures eius auctores, Aristophanes tamen et Eupolis Cratinusque praecipui. Tragoedias primus in lucem Aeschylus protulit, sublimis et grauis et grandilocus saepe usque ad uitium, sed rudis in plerisque et incompositus ; propter quod correctas eius fabulas in certamen deferre posterioribus poetis Athenienses permisere ; suntque eo modo multi coronati. 67. Sed longe clarius inlustrauerunt hoc opus Sophocles atque Euripides, quorum in dispari dicendi uia uter sit poeta melior inter plurimos quaeritur. Idque ego sane, quoniam ad praesentem materiam nihil pertinet, iniudicatum relinquo. Illud quidem nemo non fateatur necesse est, iis, qui se ad agendum comparant, utiliore longe fore Euripiden. 68. Namque is et sermone (quod ipsum reprehendunt, quibus grauitas et coturnus et sonus Sophocli uidetur esse sublimior) magis accedit oratorio generi, et sententiis densus, et in iis, quae a sapientibus tradita sunt, paene ipsis par, et in dicendo ac respondendo cuilibet eorum, qui fuerunt in foro disertis, comparandus ; in adfectibus uero cum omnibus mirus, tum in iis qui miseratione constant facile praecipuus. 69. Hunc et admiratus maxime est, ut saepe testatur, et secutus, quamquam in opere diuerso, Menander, qui uel unus, meo quidem iudicio, diligenter lectus ad cuncta quae praecipimus effingenda sufficiat ; ita omnem uitae imaginem expressit, tanta in eo inueniendi copia et eloquendi facultas, ita est omnibus rebus personis adfectibus accommodatus. 70. Nec nihil profecto uiderunt qui orationes, quae Charisi nomine eduntur, a Menandro scriptas putant. Sed mihi longe magis orator probari in opere suo uidetur, nisi forte aut illa mala iudicia quae Epitrepones, Epicleros, Locroe habent, aut meditationes in Psophodee, Nomothete, Hypobolimaeo non omnibus oratoris numeris sunt absolutae. 71. Ego tamen plus adhuc quiddam conlaturum eum declamatoribus puto, quoniam his necesse est secundum condicionem controuersiarum plures subire personas, patrum filiorum, <caelibum> maritorum, militum rusticorum, diuitum pauperum, irascentium deprecantium, mitium asperorum. In quibus omnibus mire custoditur ab hoc poeta decor. 72. Atque ille quidem omnibus eiusdem operis auctoribus abstulit nomen, et fulgore quodam suae claritatis tenebras obduxit. Habent tamen alii quoque comici, si cum uenia legantur, quaedam quae possis decerpere, et praecipue Philemon ; qui ut prae sui temporis iudiciis Menandro saepe praelatus est, ita consensu tamen omnium meruit credi secundus. 73. Historiam multi scripsere praeclare, sed nemo dubitat longe duos ceteris praeferendos, quorum diuersa uirtus laudem paene est parem consecuta. Densus et breuis et semper instans sibi Thucydides, dulcis

et candidus et fusus Herodotus : ille concitatis, hic remissis adfectibus melior ; ille contionibus, hic sermonibus ; ille ui, hic uoluptate. 74. Theopompus his proximus, ut in historia praedictis minor, ita oratori magis similis, ut qui, antequam est ad hoc opus sollicitatus, diu fuerit orator. Philistus quoque meretur qui turbae quamuis bonorum post eos auctorum eximatur, imitator Thucydidi et, ut multo infirmior, ita aliquatenus lucidior. Ephorus, ut Isocrati uisum, calcaribus eget. Clitarchi probatur ingenium, fides infamatur. 75. Longo post interuallo temporis natus Timagenes uel hoc est ipso probabilis, quod intermissam historias scribendi industriam noua laude reparauit. Xenophon non excidit mihi, sed inter philosophos reddendus est. 76. Sequitur oratorum ingens manus, ut cum decem simul Athenis aetas una tulerit. Quorum longe princeps Demosthenes ac paene lex orandi fuit ; tanta uis in eo, tam densa omnia, ita quibusdam neruis intenta sunt, tam nihil otiosum, is dicendi modus, ut nec quod desit in eo nec quod redundet inuenias. 77. Plenior Aeschines et magis fusus et grandiori similis, quo minus strictus est ; carnis tamen plus habet, minus lacertorum. Dulcis in primis et acutus Hyperides, sed minoribus causis, ut non dixerim uilioribus, magis par. 78. His aetate Lysias maior, subtilis atque elegans et quo nihil, si oratori satis sit docere, quaeras perfectius ; nihil enim est inane, nihil arcessitum ; puro tamen fonti quam magno flumini propior. 79. Isocrates in diuerso genere dicendi nitidus et comptus et palaestrae quam pugnae magis accommodatus omnes dicendi ueneres sectatus est, nec inmerito : auditoriis enim se, non iudiciis compararat : in inuentione facilis, honesti studiosus, in compositione adeo diligens ut cura eius reprehendatur. 80. Neque ego in his, de quibus sum locutus, has solas uirtutes, sed has praecipuas puto, nec ceteros parum fuisse magnos. Quin etiam Phalerea illum Demetrium, quamquam is primus inclinasse eloquentiam dicitur, multum ingenii habuisse et facundiae fateor, uel ob hoc memoria dignum, quod ultimus est fere ex Atticis qui dici possit orator ; quem tamen in illo medio genere dicendi praefert omnibus Cicero. 81. Philosophorum, ex quibus plurimum se traxisse eloquentiae M. Tullius confitetur, quis dubitet Platonem esse praecipuum siue acumine disserendi siue eloquendi facultate diuina quadam et Homerica? Multum enim supra prorsam orationem et quam pedestrem Graeci uocant surgit, ut mihi non hominis ingenio sed quodam Delphico uideatur oraculo instinctus. 82. Quid ego commemorem Xenophontis illam iucunditatem inadfectatam, sed quam nulla consequi adfectatio possit, ut ipsae sermonem finxisse Gratiae uideantur, et quod de Pericle ueteris comoediae testimonium est in hunc transferri iustissime possit, in labris eius sedisse quandam persuadendi deam ? 83. Quid reliquorum Socraticorum elegantiam ? Quid Aristotelen ? Quem dubito scientia rerum, an scriptorum copia, an eloquendi [usu] suauitate, an inuentionum acumine, an uarietate operum clariorem putem. Nam in Theophrasto tam est loquendi nitor ille diuinus ut ex eo nomen quoque traxisse dicatur. 84. Minus indulgere eloquentiae Stoici ueteres, sed cum honesta suaserunt, tum in colligendo probandoque quae instituerant plurimum ualuerunt ; rebus tamen acuti magis quam, id quod sane non adfectarunt, oratione magnifici.

85. Idem nobis per Romanos quoque auctores ordo ducendus est. Itaque ut apud illos Homerus, sic apud nos Vergilius auspiciatissimum dederit exordium, omnium eius generis poetarum Graecorum nostrorumque haud dubie proximus. 86. Vtar enim uerbis isdem, quae ex Afro Domitio iuuenis excepi : qui mihi interroganti quem Homero crederet maxime accedere « secundus, inquit, est Vergilius, propior tamen primo quam tertio ». Et hercule ut illi naturae caelesti atque immortalis cesserimus, ita curae et diligentiae uel ideo in hoc plus est, quod ei fuit magis laborandum ; et quantum eminentibus uincimur, fortasse aequalitate pensamus. 87. Ceteri omnes longe sequentur. Nam Macer et Lucretius legendi quidem, sed non ut phrasin, id est corpus eloquentiae, faciant, elegantes in sua quisque materia, sed alter humilis, alter difficilis. Atacinus Varro in iis, per quae nomen est adsecutus, interpretis operis alieni, non spernendus quidem, uerum ad augendam facultatem dicendi parum locuples. 88. Ennium, sicut sacros uetustate lucos, adoremus, in quibus grandia et antiqua robora iam non

tantam habent speciem quantam religionem. Propiores alii atque ad hoc de quo loquimur magis utiles. Lascius quidem in herois quoque Ouidius et nimium amator ingenii sui, laudandus tamen partibus. 89. Cornelius autem Seuerus, etiam si est uersificator quam poeta melior, si tamen (ut est dictum) ad exemplar primi libri bellum Siculum perscripsisset, uindicaret sibi iure secundum locum. Serranum consummari mors immatura non passa est, puerilia tamen eius opera et maximam indolem ostendunt et admirabilem, praecipue in aetate illa recti generis uoluntatem. 90. Multum in Valerio Flacco nuper amisimus. Vehemens et poeticum ingenium Salei Bassi fuit, nec ipsum senectute maturuit. Rabirius ac Pedo non indigni cognitione, si uacet. Lucanus ardens et concitatus et sententiis clarissimus et, ut dicam quod sentio, magis oratoribus quam poetis imitandus. 91. Hos nominamus quia Germanicum Augustum ab institutis studiis deflexit cura terrarum, parumque dis uisum est esse eum maximum poetarum. Quid tamen his ipsis eius operibus, in quae, donato imperio, iuuenis secesserat sublimius, doctius, omnibus denique numeris praestantius? Quis enim caneret bella melius quam qui sic gerit? Quem praesidentes studiis deae propius audirent? Cui magis suas artis aperiret familiare numen Minerua? 92. Dicent haec plenius futura saecula; nunc enim ceterarum fulgore uirtutum laus ista praestringitur. Nos tamen sacra litterarum colentis ferēs, Caesar, si non tacitum hoc praeterimus et Vergiliano certe uersu testamur

« inter uictrices hederam tibi serpere laurus. »

93. Elegia quoque Graecos prouocamus, cuius mihi tersus atque elegans maxime uidetur auctor Tibullus. Sunt qui Propertium malint. Ouidius utroque lasciuior, sicut durior Gallus. Saturata quidem tota nostra est, in qua primus insignem laudem adeptus Lucilius quosdam ita deditos sibi adhuc habet amatores, ut eum non eiusdem modo operis auctoribus sed omnibus poetis praefere non dubitent. 94. Ego quantum ab illis, tantum ab Horatio dissentio, qui Lucilium « fluere lutulentum » et « esse aliquid quod tollere possis » putat. Nam et eruditio in eo mira et libertas atque inde acerbitas et abunde salis. Multum est tersior ac purus magis Horatius et, nisi labor eius amore, praecipuus. Multum et uerae gloriae, quamuis uno libro, Persius meruit. Sunt clari hodieque et qui olim nominabuntur. 95. Alterum illud etiam prius saturae genus, sed non sola carminum uarietate mixtum condidit Terentius Varro, uir Romanorum eruditissimus. Plurimos hic libros et doctissimos composuit, peritissimus linguae Latinae et omnis antiquitatis et rerum Graecarum nostrarumque, plus tamen scientiae conlaturus quam eloquentiae. 96. Iambus non sane a Romanis celebratus est ut proprium opus, quibusdam interpositus: cuius acerbitas in Catullo, Bibaculo, Horatio, quamquam illi epodos interuenit, reperiatur. At lyricorum idem Horatius fere solus legi dignus: nam et insurgit aliquando et plenus est iucunditatis et gratiae et uariis figuris et uerbis felicissime audax. Si quem adicere uelis, is erit Caesius Bassus, quem nuper uidimus; sed eum longe praecedunt ingenia uiuentium. 97. Tragoediae scriptores ueterum Accius atque Pacuuius clarissimi grauitate sententiarum, uerborum pondere, auctoritate personarum. Ceterum nitor et summa in excolendis operibus manus magis uideri potest temporibus quam ipsis defuisse; uirium tamen Accio plus tribuitur, Pacuuium uideri doctiorem, qui esse docti adfectant, uolunt. 98. Iam Varii Thyestes cuilibet Graecarum comparari potest. Ouidi Medea uidetur mihi ostendere quantum ille uir praestare potuerit, si ingenio suo imperare quam indulgere maluisset. Eorum quos uiderim longe princeps Pomponius Secundus, quem senes quidem parum tragicum putabant, eruditione ac nitore praestare confitebantur. 99. In comoedia maxime claudicamus. Licet Varro Musas, Aeli Stilonis sententia, Plautino dicat sermone locuturas fuisse si Latine loqui uellent, licet Caecilium ueteres laudibus ferant, licet Terenti scripta ad Scipionem Africanum referantur (quae tamen sunt in hoc genere elegantissima, et plus adhuc habitura gratiae si intra uersus trimetros stetissent), 100 uix leuem consequimur umbram, adeo ut mihi sermo ipse Romanus non recipere uideatur illam solis concessam Atticis uenerem, cum eam ne Graeci quidem in alio genere linguae obtinuerint. Togatis excellit Afranius: utinam non inquinasset argumenta puerorum foedis amoribus, mores suos fassus.

101. At non historia cesserit Graecis. Nec opponere Thucydidi Sallustium uerear, nec indignetur sibi Herodotus aequari Titum Liuium, cum in narrando mirae iucunditatis clarissimique candoris, tum in contionibus supra quam enarrari potest eloquentem ; ita quae dicuntur omnia cum rebus tum personis accommodata sunt ; adfectus quidem, praecipueque eos qui sunt dulciores, ut parcissime dicam, nemo historicorum commendauit magis. 102. Ideoque illam inmortalem Sallusti uelocitatem diuersis uirtutibus consecutus est. Nam mihi egregie dixisse uidetur Seruilius Nonianus pares eos magis quam similes ; qui et ipse a nobis auditus est, clari uir ingenii et sententiis creber, sed minus pressus quam historiae auctoritas postulat. 103. Quam paulum aetate praecedens eum Bassus Aufidius, egregie, utique in libris belli Germanici, praestitit genere ipso, probabilis in omnibus, sed in quibusdam suis ipse uiribus minor. 104. Superest adhuc et exornat aetatis nostrae gloriam uir saeculorum memoria dignus, qui olim nominabitur, nunc intellegitur. Habet amatores, nec inmerito, Cremuti libertas, quamquam circumcisis quae dixisset, ei nocuerat ; sed elatum abunde spiritum et audaces sententias deprehendas etiam in iis quae manent. Sunt et alii scriptores boni, sed nos genera degustamus, non bibliothecas excutimus.

105. Oratores uero uel praecipue Latinam eloquentiam parem facere Graeciae possunt. Nam Ciceronem cuicumque eorum fortiter opposuerim. Nec ignoro quantam mihi concitem pugnam, cum praesertim non id sit propositi, ut eum Demostheni comparem hoc tempore ; neque enim attinet, cum Demosthenen in primis legendum uel ediscendum potius putem. 106. Quorum ego uirtutes plerasque arbitror similes, consilium, ordinem, diuidendi, praeparandi, probandi rationem, omnia denique quae sunt inuentionis. In eloquendo est aliqua diuersitas ; densior ille, hic copiosior ; ille concludit adstrictius, hic latius ; pugnat ille acumine semper, hic frequenter et pondere ; illic nihil detrahi potest, hic nihil adici ; curae plus in illo, in hoc naturae. 107. Salibus certe et commiseratione, quae duo plurimum in adfectibus ualent, uincimus. Et fortasse epilogos illi mos ciuitatis abstulerit ; sed et nobis illa, quae Attici mirantur, diuersa Latini sermonis ratio minus permiserit. In epistulis quidem, quamquam sunt utriusque, dialogisue, quibus nihil ille, nulla contentio est. 108. Cedendum uero in hoc, quod et prior fuit et ex magna parte Ciceronem, quantus est, fecit. Nam mihi uidetur M. Tullius, cum se totum ad imitationem Graecorum contulisset, effinxisse uim Demosthenis, copiam Platonis, iucunditatem Isocratis. 109. Nec uero quod in quoque optimum fuit studio consecutus est tantum, sed plurimas, uel potius omnes ex se ipso uirtutes extulit immortalis ingenii beatissima ubertas. Non enim « pluias, ut ait Pindarus, aquas colligit, sed uiuo gurgite exundat », dono quodam prouidentiae genitus, in quo totas uires suas eloquentia experiretur. 110. Nam quis docere diligentius, mouere uehementius potest, cui tanta umquam iucunditas adfuit ? Vt ipsa illa quae extorquet impetrare eum credas, et cum transuersum ui sua iudicem ferat, tamen ille non rapi uideatur sed sequi. 111. Iam in omnibus quae dicit tanta auctoritas inest ut dissentire pudeat ; nec aduocati studium sed testis aut iudicis adferat fidem ; cum interim haec omnia, quae uix singula quisquam intentissima cura consequi posset, fluunt inlaborata, et illa qua nihil pulchrius auditum est, oratio prae se fert tamen felicissimam facilitatem. 112. Quare non inmerito ab hominibus aetatis suae regnare in iudiciis dictus est, apud posteros uero id consecutus, ut Cicero iam non hominis nomen sed eloquentiae habeatur. Hunc igitur spectemus, hoc propositum nobis sit exemplum, ille se profecisse sciat cui Cicero ualde placebit. 113. Multa in Asinio Pollione inuentio, summa diligentia, adeo ut quibusdam etiam nimia uideatur, et consilii et animi satis ; a nitore et iucunditate Ciceronis ita longe abest ut uideri possit saeculo prior. At Messala nitidus et candidus, et quodam modo praeferens in dicendo nobilitatem suam, uiribus minor. 114. C. uero Caesar si foro tantum uacasset, non alius ex nostris contra Ciceronem nominaretur. Tanta in eo uis est, id acumen, ea concitatio, ut illum eodem animo dixisse quo bellauit appareat ; exornat tamen haec omnia mira sermonis, cuius proprie studiosus fuit, elegantia. 115. Multum ingenii in Caelio et praecipue in accusando multa urbanitas, dignusque uir cui et mens melior et uita longior contigisset. Inueni

qui Caluum praeferrent omnibus, inueni qui Ciceroni crederent, eum nimia contra se calumnia uerum sanguinem perdidisse ; sed est et sancta et grauis oratio et castigata et frequenter uehemens quoque. Imitator autem est Atticorum, fecitque illi properata mors iniuriam si quid adiecturus sibi, non si quid detractus, fuit. 116. Et Seruius sulpicius insignem non inmerito famam tribus orationibus meruit. Multa, si cum iudicio legatur, dabit imitatione digna Cassius Seuerus, qui, si ceteris uirtutibus colorem et grauitatem orationis adiecisset, ponendus inter praecipuos foret. 117. Nam et ingenii plurimum est in eo, et acerbitas mira et urbanitas et sermo, sed plus stomacho quam consilio dedit. Praeterea, ut amari sales, ita frequenter amaritudo ipsa ridicula est. 118. sunt alii multi disertis, quos persequi longum est. Eorum, quos uiderim, Domitius Afer et Iulius Africanus longe praestantissimi. Verborum arte ille et toto genere dicendi praeferendus, et quem in numero ueterum habere non timeas ; hic concitator, sed in cura uerborum nimius et compositione nonnumquam longior et translationibus parum modicus. 119. Erant clara et nuper ingenia. Nam et Trachalus plerumque sublimis et satis apertus fuit et quem uelle optima crederes, auditus tamen maior ; nam et uocis, quantam in nullo cognoui felicitas, et pronuntiatio uel scaenis suffectura, et decor, omnia denique ei quae sunt extra superfuerunt, et Vibius Crispus compositus et iucundus et delectationi natus, priuatis tamen causis quam publicis melior. 120. Iulio Secundo, si longior contigisset aetas, clarissimum profecto nomen oratoris apud posteros foret. Adiecisset enim atque adiciebat ceteris uirtutibus suis quod desiderari potest, id est autem, ut esset multo magis pugnax et saepius ad curam rerum ab elocutione respiceret. 121. Ceterum interceptus quoque magnum sibi uindicat locum, ea est facundia, tanta in explicando, quod uelit, gratia, tam candidum et leue et speciosum dicendi genus, tanta uerborum etiam, quae adsumpta sunt, proprietates, tanta in quibusdam ex periculo petitis significantia. 122. Habebunt, qui post nos de oratoribus scribent, magnam eos, qui nunc uigent, materiam uere laudandi ; sunt enim summa hodie quibus inlustratur forum ingenia. Namque et consummati iam patroni ueteribus aemulantur, et eos iuuenum ad optima tendentium imitatur ac sequitur industria. 123. Supersunt qui de philosophia scripserint : quo in genere paucissimos adhuc eloquentes litterae Romanae tulerunt. Idem igitur M. Tullius, qui ubique, etiam in hoc opere Platonis aemulus exstitit. Egregius uero multoque quam in orationibus praestantior Brutus suffecit ponderi rerum ; scias eum sentire quae dicit. 124. Scripsit non parum multa Cornelius Celsus, Sextios secutus, non sine cultu ac nitore. Plautus in Stoicis rerum cognitioni utilis ; in Epicuriis leuis quidem sed non iniucundus tamen auctor est Catus. 125. Ex industria Senecam in omni genere eloquentiae distuli, propter uulgatam falso de me opinionem, qua damnare eum, et inuisum quoque habere sum creditus. Quod accidit mihi, dum corruptum et omnibus uitiiis fractum dicendi genus reuocare ad seueriora iudicia contendo. Tum autem solus hic fere in manibus adolescentium fuit. 126. Quem non equidem omnino conabar excutere, sed potioribus praeferrere non sinebam, quos ille non destiterat incessere, cum diuersi sibi conscius generis placere se in dicendo posse quibus illi placerent diffideret. Amabant autem eum magis quam imitabantur, tantumque ab illo defluebant quantum ille ab antiquis descenderat. 127. Foret enim optandum pares, ac saltem proximos, illi uiro fieri. Sed placebat propter sola uitia, et ad ea se quisque dirigebat effingenda quae poterat ; deinde cum se iactaret eodem modo dicere, Senecam infamabat. 128. Cuius et multae alioqui et magnae uirtutes fuerunt, ingenium facile et copiosum, plurimum studii, multa rerum cognitio, in qua tamen aliquando ab iis quibus inquirenda quaedam mandabat deceptus est. 129. Tractauit etiam omnem fere studiorum materiam ; nam et orationes eius et poemata et epistulae et dialogi feruntur. In philosophia parum diligens, egregius tamen uitiorum insectator fuit. Multae in eo claraeque sententiae, multa etiam morum gratia legenda, sed in eloquendo corrupta pleraque, atque eo perniciosissima quod abundant dulcibus uitiiis. 130. Velles eum suo ingenio dixisse, alieno iudicio. Nam si aliqua contempsisset, si praua non concupisset, si non omnia sua amasset, si rerum pondera minutissimis sententiis non fregisset, consensu potius eruditorum quam

puerorum amore comprobaretur. 131. Verum sic quoque iam robustis et seueriore genere satis firmatis legendus, uel ideo quod exercere potest utrimque iudicium. Multa enim, ut dixi, probanda in eo, multa etiam admiranda sunt, eligere modo curae sit ; quod utinam ipse fecisset ; digna enim fuit illa natura quae meliora uellet ; quod uoluit effecit.

« 46. Donc, puisqu'Aratos pense qu'il faut commencer par Jupiter<sup>16</sup>, il nous semble conforme à l'usage de débiter par Homère. De même qu'Homère dit lui-même<sup>17</sup> que les fleuves et les fontaines prennent leur source dans l'Océan, il a, en effet, donné leur modèle et leur origine à toutes les parties de l'éloquence. Personne ne saurait le surpasser en sublime dans les grands sujets, en propriété des termes<sup>18</sup> dans les sujets humbles. Il est en même temps riche et concis, agréable et grave, admirable tantôt pour son abondance, tantôt pour sa brièveté, très remarquable pour son talent non seulement poétique mais aussi oratoire. 47. Car, pour ne rien dire de ses éloges, de ses exhortations, de ses consolations, est-ce que le chant IX, qui comprend l'ambassade envoyée vers Achille, ou la célèbre dispute entre les chefs au chant I<sup>19</sup>, ou l'expression des avis au chant II<sup>20</sup>, ne déploient pas toutes les techniques judiciaires et délibératives ? 48. Quant aux émotions<sup>21</sup>, soit douces, soit véhémentes, personne ne sera inculte au point de ne pas reconnaître qu'il en a eu la maîtrise et fait autorité. Mais poursuivons : au début de ses deux œuvres, n'a-t-il pas, en très peu de vers, non pas observé mais bel et bien fondé la loi des exordes ? En effet, il rend l'auditeur à la fois bienveillant<sup>22</sup> par l'invocation aux déesses qui, croit-on, assistent les poètes inspirés, attentif en lui présentant l'ampleur du sujet, et docile en embrassant rapidement l'essentiel. 49. Et qui peut faire une narration plus brève que le messager annonçant la mort de Patrocle<sup>23</sup>, plus expressive que celui qui expose le combat des Courètes et des Étoliens<sup>24</sup> ? D'autre part, comparaisons, amplifications, exemples, digressions, preuves, arguments † et tous les autres moyens propres à la confirmation et à la réfutation † sont chez lui si nombreux que même les auteurs de traités techniques cherchent, pour ces questions, de très nombreux exemples chez ce poète. 50. Car est-il, dans un discours, un épilogue que l'on pourra jamais égaler aux célèbres prières de Priam suppliant Achille<sup>25</sup> ? Que dis-je ? pour les mots, les phrases, les figures, la disposition de toute l'œuvre, n'a-t-il pas dépassé la mesure du génie humain, si bien qu'il est le propre d'un grand homme de chercher à atteindre ses qualités, non pour rivaliser avec lui, ce qui n'est pas possible, mais pour les comprendre. 51. Mais en vérité, il a, sans aucun doute, laissé loin derrière lui tous les auteurs, et dans tous les genres littéraires<sup>26</sup>, surtout cependant les poètes épiques, parce que, bien entendu, sur un sujet semblable, la comparaison est très dure. 52. Hésiode ne fait que rarement preuve d'élévation et une grande

---

<sup>16</sup> Reprise du début des *Phénomènes* d'Aratos, imité par Verg., *Georg.* 3, 60 et Cic., *De rep.* 1, 36.

<sup>17</sup> *Il.* 21, 195-197.

<sup>18</sup> Quintilien définit la *proprietas* en *I.O.*, 8, 2, 1 en ces termes : *sua cuiusque rei appellatio*.

<sup>19</sup> *Il.* 1, 121 *sqq.*

<sup>20</sup> *Il.* 2, 40-394.

<sup>21</sup> Après avoir traité des ressources techniques qu'Homère offre à l'apprenti orateur pour ce qui concerne l'éloquence délibérative et judiciaire, Quintilien en vient au recours aux passions. Il avait déjà été question du *pathos* et de l'*ethos* des Grecs en *I.O.* 6, 2, 8.

<sup>22</sup> Se ménager la bienveillance et l'attention de l'auditoire doit être, pour Quintilien, la priorité de l'orateur. Voir *I.O.* 4, 1, 5 : *si beneuolum, attentum, docilem fecerimus*.

<sup>23</sup> *Il.* 18, 18 *sqq.*

<sup>24</sup> *Il.* 9, 529 *sqq.*

<sup>25</sup> *Il.* 24, 486-506.

<sup>26</sup> L'expression *genus eloquentiae* peut-être comprise ici comme « genre littéraire » et non simplement « genre d'éloquence » car, dans ce développement consacré au talent oratoire d'Homère, la poésie épique est présentée comme un *genus eloquentiae* : il ne saurait donc être question de la seule éloquence oratoire.

partie de son œuvre est prise par des noms propres<sup>27</sup> ; il a cependant d'utiles sentences quand il en vient aux préceptes moraux et un poli estimable dans le choix des mots et leur agencement ; on lui donne la palme dans le genre de style moyen dont j'ai parlé<sup>28</sup>. 53. Au contraire, chez Antimaque<sup>29</sup>, c'est la force, la gravité et un style qui n'a rien de commun qui méritent les éloges. Mais, bien que les grammairiens lui accordent presque à l'unanimité le second rang, il pêche du point de vue des passions, de l'agrément, de la disposition et, d'une manière générale, de l'art, de sorte qu'apparaît de façon parfaitement claire la grande différence qu'il y a entre être très proche de quelqu'un et être le second après lui. 54. Panyasis<sup>30</sup>, un mélange des deux, n'égale, pense-t-on, les qualités de style ni de l'un, ni de l'autre, cependant il l'emporte sur Hésiode pour ce qui est du sujet, et sur Antimaque pour ce qui est de la disposition. Apollonios<sup>31</sup> ne figure pas dans le classement établi par les grammairiens, parce qu'Aristarque<sup>32</sup> et Aristophane<sup>33</sup>, juges des poètes, n'y ont fait entrer aucun de leurs contemporains ; il publia une œuvre qui n'est cependant pas méprisante et relève uniformément du style moyen. 55. Le sujet d'Aratos<sup>34</sup> manque de mouvement au point qu'il ne comporte aucune variété, aucune passion, aucun caractère, aucun discours de qui que ce soit ; cependant, l'auteur suffit à l'œuvre pour laquelle il s'est cru à la hauteur. Admirable en son genre est Théocrite<sup>35</sup>, mais sa muse rustique et pastorale redoute non seulement le forum, mais aussi la ville même. 56. Il me semble que j'entends de toutes parts citer en masse les noms de très nombreux poètes. Quoi ? Pisandre<sup>36</sup> n'a-t-il pas bien chanté les travaux d'Hercule ? Quoi ? C'est à tort que Macer et Virgile ont suivi Nicandre<sup>37</sup> ? Quoi ? Laisserons-nous de côté Euphorion<sup>38</sup> ? Mais si Virgile ne l'avait pas également apprécié, il n'aurait sans doute jamais fait mention dans les *Bucoliques* de ses poèmes composés dans le mètre chalcidien<sup>39</sup> ? Quoi ? Horace unit-il sans raison Tyrtée à Homère<sup>40</sup> ? 57. Personne n'est certes à ce point éloigné de la connaissance de ces auteurs qu'il ne puisse du moins transcrire dans ses propres livres un catalogue provenant d'une bibliothèque. Je n'ignore donc pas ceux que je laisse de côté et, en tout cas, je ne les condamne pas, vu que j'ai dit qu'il y a en tous quelque utilité. 58. Mais nous retournerons vers eux, nos forces une fois raffermies et bien assises ; c'est ce que nous faisons souvent dans les grands dîners où, après nous être rassasiés des meilleurs plats, la variété des mets plus simples nous plaît malgré tout. Alors, il nous sera

<sup>27</sup> Quintilien fait probablement allusion ici aux énumérations des divinités dans la *Théogonie*, notamment v. 226 *sqq.* et v. 337 *sqq.*

<sup>28</sup> Voir, en *I.O.* 10, 1, 44, les réflexions sur le *rectum dicendi genus*, puis, à propos du style moyen, *I.O.* 12, 10, 18.

<sup>29</sup> Antimaque de Colophon est l'auteur, au V<sup>e</sup> siècle avant J.-C., d'une *Thébaïde* aujourd'hui perdue en grande partie.

<sup>30</sup> Panyasis d'Halicarnasse est l'auteur, au V<sup>e</sup> siècle avant J.-C., d'une *Héraclide*, poème épique dont il ne reste aujourd'hui que de minces fragments.

<sup>31</sup> Il s'agit d'Apollonios de Rhodes, né vers le milieu du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C., auteur des *Argonautiques*.

<sup>32</sup> Aristarque de Samothrace, critique dont parlent Cic. (*Ad Att.* 1, 14, 3) et Hor. (*Ars*, 450), vivait à Alexandrie au milieu du II<sup>e</sup> siècle.

<sup>33</sup> Aristophane de Byzance, maître d'Aristarque et bibliothécaire des Ptolémées, vécut au III<sup>e</sup> siècle.

<sup>34</sup> Aratos de Soles vécut au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. et fut l'auteur des *Phénomènes*, poème didactique sur l'astronomie et la météorologie.

<sup>35</sup> Célèbre auteur des *Idylles* (vers 315 – vers 250 avant J.-C.).

<sup>36</sup> Pisandre, né à Camiros au milieu du VII<sup>e</sup> siècle, est l'auteur d'une *Héraclide*.

<sup>37</sup> Nicandre de Colophon est un poète didactique et géorgique du II<sup>e</sup> siècle. Aemilius Macer, ami de Virgile, est connu par Ovide (*Trist.* 4, 10, 43-44 et *Pont.*, 4, 16, 5) pour avoir imité Nicandre.

<sup>38</sup> Euphorion de Chalcis, bibliothécaire d'Antiochus le Grand, composa au II<sup>e</sup> siècle des poèmes satiriques, mythologiques et élégiaques.

<sup>39</sup> Verg., *Buc.* 10, 50.

<sup>40</sup> Hor., *Ars* 401.



loisible de prendre en main également l'élégie, dont Callimaque<sup>41</sup> est considéré comme le prince, et dont Philéas<sup>42</sup>, de l'aveu du plus grand nombre, a occupé le second rang. 59. Mais, tant que nous voulons atteindre cette aisance sans faille dont j'ai parlé<sup>43</sup>, c'est aux meilleurs auteurs qu'il faut s'habituer, et c'est par des lectures répétées, plus qu'en lisant de nombreux auteurs, qu'il faut former notre esprit et donner une couleur à notre style<sup>44</sup>. Aussi, parmi les trois poètes reconnus, d'après le jugement d'Aristarque, comme auteurs d'iambes, Archiloque<sup>45</sup> sera-t-il le seul à mener au mieux vers cette aisance (*hexin*). 60. Il y a, en lui, une très grande vigueur du style, des sentences puissantes, mais aussi brèves et percutantes, beaucoup de sang et de nerf, au point que certains pensent, quand il est inférieur à un autre, que c'est le sujet qui est en cause, non son talent. 61. Des neufs lyriques<sup>46</sup>, Pindare<sup>47</sup> est de loin le premier par l'inspiration, la magnificence, les sentences, les figures, la très heureuse abondance des idées et des mots et, pour ainsi dire, comme par le flot de son éloquence ; c'est pour cela qu'Horace<sup>48</sup> croit à juste titre que personne ne peut l'imiter. 62. Les sujets de Stésichore<sup>49</sup> montrent combien son talent est puissant, lui qui chante les très grandes guerres ainsi que les très illustres chefs et qui, par sa lyre, soutient le poids de la poésie épique. Il rend en effet à ses personnages, dans les actions comme dans les paroles, la dignité qui leur est due et, s'il avait gardé la mesure, il semble qu'il aurait pu rivaliser au plus près avec Homère, mais il y a chez lui trop d'exubérance et d'effusion, ce qui est blâmable, même si c'est un défaut lié à l'abondance. 63. Alcée<sup>50</sup> est à bon droit gratifié d'un « plectre d'or »<sup>51</sup> pour la partie de son œuvre où, s'en étant pris sans relâche aux tyrans, il apporte beaucoup même à la morale ; dans son style aussi, il est concis, noble et, en raison de la force de sa parole, d'ordinaire semblable à un orateur, mais il a aussi badiné et s'est abaissé aux sujets amoureux, bien qu'il soit plus doué pour les plus grands. 64. Simonide<sup>52</sup>, qui a, au demeurant, un style simple, est recommandable pour la propriété de son langage et un certain agrément ; cependant, il a un talent particulier pour exciter la pitié, de sorte que certains, à cet égard, le préfèrent à tous les auteurs qui se sont illustrés dans le même genre<sup>53</sup>. 65. La comédie ancienne conserve presque seule la pureté et la grâce de la langue attique, mais elle fait aussi preuve d'une très grande liberté de ton<sup>54</sup> et, si elle vise surtout à poursuivre les vices, elle a beaucoup de forces dans tous les autres domaines également. Elle a, en effet, de la grandeur,

<sup>41</sup> Callimaque de Cyrène (milieu du III<sup>e</sup> siècle) a été largement imité par les élégiaques latins, Properce allant jusqu'à se nommer le « Callimaque romain » (4, 1, 63).

<sup>42</sup> Philéas de Cos, mort vers 290 avant J.-C.

<sup>43</sup> En *I.O.* 10, 1, 1.

<sup>44</sup> En latin, *ducere colorem*. Voir *Ov., Met.* 3, 485.

<sup>45</sup> Les trois auteurs d'iambes sont Archiloque de Paros, Simonide d'Amorgos et Hipponax d'Éphèse.

<sup>46</sup> Il s'agit des poètes Alcman, Sappho, Ibycos, Anacréon, Bacchylide (qui ne sont pas nommés dans ce chapitre par Quintilien), Pindare, Stésichore, Alcée et Simonide.

<sup>47</sup> Pindare de Cynocéphale (vers 518 – vers 438 avant J.-C.), célèbre auteur d'épigrammes, d'hymnes, de péans notamment.

<sup>48</sup> *Hor., Od.* 4, 2, 5.

<sup>49</sup> Stésichore d'Himère (vers 632 – vers 553 avant J.-C.), auteur de poésie chorale fondée sur les anciennes légendes épiques.

<sup>50</sup> Alcée de Mytilène (VII<sup>e</sup> – VI<sup>e</sup> siècles), connu, outre son activité poétique, pour avoir combattu pour l'indépendance de sa patrie.

<sup>51</sup> *Hor., Od.* 2, 13, 26.

<sup>52</sup> Simonide de Céos (556 – 468 avant J.-C.), auteur d'élégies, d'épigrammes, d'épigrammes et de poésie chorale, vivait à la cour des princes et des tyrans.

<sup>53</sup> Ici, comme souvent dans le passage, le substantif latin *opus* correspond manifestement à la notion de « genre ».

<sup>54</sup> Cette liberté concerne non seulement les idées et leur éventuelle portée critique, mais aussi la façon de les exprimer, sous forme d'attaques ou d'invectives.

de l'élégance et du charme, et je ne sais s'il est un autre genre<sup>55</sup>, après Homère toutefois, qu'il convient de toujours considérer à part, comme Achille<sup>56</sup>, qui soit plus à l'image des orateurs ou plus adapté à la formation des orateurs. 66. Il y a de nombreux auteurs de comédie ; cependant Aristophane, Eupolis et Cratino<sup>57</sup> sont les principaux. Eschyle est le premier à avoir donné de l'éclat aux tragédies ; il est sublime, grave et majestueux, souvent jusqu'à l'excès, mais, en bien des cas, il est rugueux et gauche ; c'est pourquoi les Athéniens permirent aux poètes qui lui succédèrent de produire dans des concours ses pièces après les avoir corrigées, et c'est de cette manière que beaucoup furent couronnés<sup>58</sup>. 67. Mais ce genre<sup>59</sup> fut mis en lumière avec beaucoup plus d'éclat par Sophocle et Euripide. Malgré la différence de leur style, c'est un sujet très débattu de savoir lequel des deux est le meilleur poète. Pour ma part, puisqu'elle ne concerne nullement le présent sujet, je laisse cette question sans la trancher. Cependant, on doit nécessairement reconnaître qu'Euripide sera de loin plus utile à ceux qui se préparent à plaider. 68. Et de fait, par sa langue (que critiquent justement ceux à qui la gravité, le cothurne<sup>60</sup> et le timbre de Sophocle semblent plus élevés), celui-ci se rapproche plus du genre oratoire, il a fréquemment recours aux sentences ; pour les pensées rapportées par les philosophes, il égale presque ces derniers et, pour plaider et répliquer<sup>61</sup>, il est comparable à n'importe lequel de ceux qui firent preuve d'éloquence au forum ; pour toutes les passions, il est admirable et, pour celles surtout qui relèvent de la pitié, il est aisément le premier. 69. Ménandre l'a à la fois beaucoup admiré, comme il en atteste souvent<sup>62</sup>, et suivi, bien qu'en un genre<sup>63</sup> différent : il est peut-être le seul, à mon avis du moins, qui, lu avec soin, suffise à représenter toutes les qualités que nous recommandons, tant il a exprimé toutes les facettes de la vie, si grandes sont chez lui la fécondité dans l'invention et l'aisance dans l'expression, et tant il s'adapte à tous les sujets, à tous les personnages, à toutes les émotions. 70. Et, assurément, ceux qui attribuent à Ménandre les discours parus sous le nom de Charisius<sup>64</sup> n'ont nullement manqué de le constater. Mais il me semble que, dans son œuvre, on le reconnaît beaucoup plus comme orateur, à moins que, d'aventure<sup>65</sup>, soit les mauvais passages judiciaires que comportent les *Épitrépontes*, l'*Épicléros* et les *Locriens*, soit les exercices préparatoires du *Psophodes*, du *Nomothètes*, de l'*Hypobolimaeos* ne soient affranchis de toutes les normes oratoires. 71. Pour ma part, je pense cependant qu'il apportera sensiblement plus, encore, aux déclamateurs puisque, selon les conditions des controverses, il leur faut revêtir d'assez nombreux rôles, pères, fils, célibataires, maris, soldats, paysans,

<sup>55</sup> Ambigüité : le texte latin n'utilise aucun mot pour signifier l'idée de « genre » et, grammaticalement, le *ulla* semble renvoyer à la comédie. Pourtant, la présence de l'incise concernant Homère prouve sans conteste que le cadre générique de la comédie est dépassé et qu'il est question de la notion de genre d'une manière générale, bien que, une fois de plus, le terme soit omis, même si l'idée est manifestement présente.

<sup>56</sup> Voir Hom., *Il.* 2, 673-674.

<sup>57</sup> L'ordre adopté ici ne respecte pas l'ordre chronologique, qui est en revanche repris à son compte par Velleius Paterculus (1, 16, 3) : Cratino (519-422), Aristophane (448-380), Eupolis (439-vers 407).

<sup>58</sup> Il semble que Quintilien extrapole ici à partir de la pratique, qui eut effectivement cours pour les *Perses* d'Eschyle, ainsi que pour les *Nuées* et les *Grenouilles* d'Aristophane, des corrections apportées par l'auteur lui-même après une première représentation, en vue d'une seconde représentation ou d'une lecture publique. Mais il ne saurait être question de corrections apportées par des lecteurs critiques des générations postérieures ce qui, pour les œuvres des trois grands tragiques, avait au demeurant été interdit par un décret de Lycurgue de 396.

<sup>59</sup> Ici à nouveau, l'emploi du substantif *opus* correspond bien à la notion de « genre ».

<sup>60</sup> La traduction conserve le terme « cothurne » pour rendre le jeu de mots, mais ce passage fait allusion au genre sublime (les personnages de Sophocle seraient ainsi « plus grands »).

<sup>61</sup> « Répliquer » fait allusion à la pratique des exercices d'école, et vraisemblablement aux *controuersiae* et aux *disputationes in utramque partem*.

<sup>62</sup> Les fragments conservés ne permettent pas de le vérifier.

<sup>63</sup> Ici à nouveau, le substantif *opus* désigne le « genre ».

<sup>64</sup> Orateur athénien contemporain de Démosthène qui, d'après Cic., *Brut.* 83, 286, écrivit de nombreux discours pour le compte de tiers.

<sup>65</sup> Ironie du passage.

riches, pauvres, colériques, suppliants, doux, acerbes. Or, pour tous ces rôles, la convenance est admirablement respectée par ce poète. 72. De plus, il supplanta le nom de tous les auteurs pratiquant le même genre et, par l'éclat, pour ainsi dire, de sa gloire, les poussa dans les ténèbres. Cependant, d'autres auteurs comiques, pour peu qu'on les lise avec indulgence, ont certaines qualités que l'on peut recueillir, surtout Philémon<sup>66</sup> qui, si le mauvais goût de son époque l'a souvent fait préférer à Ménandre, mérite toutefois, de l'avis de tous, d'être considéré à la deuxième place.

73. De nombreux auteurs ont admirablement écrit l'histoire, mais personne ne doute que, sur tous les autres, deux historiens doivent de loin l'emporter qui, pour leurs qualités opposées, ont obtenu une gloire presque égale. Thucydide est dense et concis, en constante tension envers lui-même ; Hérodote est doux, lumineux et ample ; le premier est meilleur pour les sentiments véhéments, le second pour les modérés ; le premier pour les harangues, le second pour les conversations ; le premier pour la force, le second pour le charme. 74. Théopompe<sup>67</sup> est très proche d'eux ; si, pour l'histoire, il est inférieur aux auteurs dont j'ai parlé, il ressemble davantage à un orateur vu que, avant d'avoir été attiré vers ce genre, il a longtemps été orateur. Philistos<sup>68</sup> mérite également d'être retiré de la foule des auteurs postérieurs, tout bons qu'ils soient ; c'est un imitateur de Thucydide et, quoique bien moins puissant, il est jusqu'à un certain point plus clair. Éphore<sup>69</sup>, au jugement d'Isocrate, a besoin d'éperons<sup>70</sup>. Chez Clitarque<sup>71</sup>, on reconnaît du talent, mais on incrimine sa fiabilité. 75. Longtemps après est né Timagène<sup>72</sup>, qui est recommandable, ne serait-ce que pour avoir rétabli, en lui donnant un lustre nouveau, l'application à écrire des œuvres historiques, qui s'était interrompue. Xénophon ne m'a pas échappé, mais il doit être reclassé parmi les philosophes. 76. Suit une énorme troupe d'orateurs, au point qu'une seule génération en a produit dix en même temps à Athènes<sup>73</sup>. Et parmi eux, le premier fut de loin Démosthène, qui fut presque la loi de l'éloquence ; il y a en lui une si grande force, tant de densité pour tout, tout est si tendu par des nerfs, pour ainsi dire, rien n'est à ce point oiseux, il y a une telle mesure dans sa parole que l'on ne saurait trouver ce qui lui fait défaut ou ce qu'il a en trop. 77. Eschine est plus abondant, plus ample et semble d'autant plus élevé qu'il est moins serré ; cependant, s'il a plus de chair, il a moins de muscles. Hypéride est avant tout doux et pénétrant, mais c'est plus pour les causes mineures, pour ne pas dire insignifiantes, qu'il est à la hauteur. 78. Lysias, leur aîné, est subtil et élégant et, s'il suffisait à l'orateur d'instruire, on ne trouverait rien de plus accompli ; chez lui, en effet, rien de vain, rien de trop recherché ; il est cependant plus proche d'une source pure que d'un grand fleuve. 79. Dans un genre oratoire différent, Isocrate est brillant, apprêté et, plus adapté à la palestra qu'à la bataille, il a recherché toutes les grâces oratoires, non sans raison : en effet, c'est pour les salles de conférence, non pour les procès, qu'il s'était préparé ; il a de l'aisance pour l'invention, du goût pour le beau et tant d'attention pour la composition qu'on lui reproche ce soin. 80. Et, pour ma part, s'agissant des auteurs dont j'ai parlé, je ne pense pas que ces qualités soient les seules, mais les principales, et je

---

<sup>66</sup> Philémon de Soles (360-262) aurait écrit près de quatre-vingt dix pièces.

<sup>67</sup> Théopompe de Chios est l'auteur, vers 378, des *Hellenica*, consacrées aux suites de la guerre du Péloponnèse jusqu'à la bataille de Cnide (394), et des *Philippica*, consacrées au règne de Philippe.

<sup>68</sup> Philistos de Syracuse, né vers 430 avant J.-C., écrit pendant son exil des *Sicelica*, une histoire de la Sicile en sept livres.

<sup>69</sup> Éphore de Cumes vivait à l'époque de Philippe et d'Alexandre. Il est l'auteur d'une histoire universelle.

<sup>70</sup> L'image est déjà employée par Cic., *Brut.* 56, 204 et *De orat.* 3, 9, 36.

<sup>71</sup> Clitarque est l'auteur d'une histoire d'Alexandre, à l'époque duquel il vécut, et d'une histoire des Perses, à laquelle Cic. (*Brut.* 11, 42) fait allusion.

<sup>72</sup> Timagène, qui serait originaire de Syrie, vint à Rome après la prise d'Alexandrie en 55. Il était l'ami d'Asinius Pollion et d'Auguste. Il écrivit une histoire d'Alexandre.

<sup>73</sup> D'après la liste qui aurait été établie soit par Aristophane de Byzance, soit par Aristarque, il s'agit des orateurs Antiphon, Andocide, Lysias, Isocrate, Isée, Démosthène, Eschine, Lycurgue, Hypéride et Dinarque.

n'estime pas que tous les autres soient trop mineurs. Bien plus, je reconnais que Démétrius de Phalère, bien qu'il soit – dit-on<sup>74</sup> – à l'origine du déclin de l'éloquence, a eu beaucoup de talent et d'aisance oratoire, et qu'il est digne de mémoire ne serait-ce que pour être presque le dernier des Attiques que l'on peut qualifier d'orateur ; c'est lui, cependant, que préfère Cicéron<sup>75</sup> à tous pour le genre moyen, dont j'ai parlé plus haut. 81. Parmi les philosophes, dont Marcus Tullius reconnaît avoir tiré la plus grande part de son éloquence, qui douterait que Platon est le premier, soit par la finesse de son raisonnement, soit par sa facilité d'expression, pour ainsi dire divine et digne d'Homère ? Il s'élève en effet bien au-dessus de la prose, que les Grecs appellent « langage terre-à-terre »<sup>76</sup>, de sorte qu'il me semble animé non par un génie humain, mais, pour ainsi dire, par l'oracle de Delphes. 82. Pourquoi mentionnerais-je l'agrément sans affectation de Xénophon, qu'aucune affectation<sup>77</sup> ne pourrait atteindre ? – au point que les Grâces elles-mêmes semblent avoir formé son langage et que l'on pourrait lui appliquer à très juste titre le témoignage de Périclès au sujet de l'ancienne comédie : une déesse de la persuasion s'est posée sur ses lèvres<sup>78</sup>. 83. Que dire de l'élégance des autres Socratiques ? Que dire d'Aristote ? Je ne sais si je l'estime plus illustre pour sa science, pour l'abondance de ses écrits, le moelleux de son éloquence, la finesse de ses découvertes ou la variété de ses œuvres. Et, quant à Théophraste, l'éclat de sa parole est si divin que c'est de là, dit-on<sup>79</sup>, qu'il a tiré jusqu'à son nom. 84. Les anciens Stoïciens s'appliquèrent moins à l'éloquence, mais ils exhortèrent à l'honnêteté et eurent surtout une très grande importance pour le raisonnement par déduction<sup>80</sup> et la démonstration de leurs principes ; ils étaient cependant plus pénétrants sur le fond que brillants du point de vue de la forme oratoire, à laquelle, il est vrai, ils ne prétendirent pas<sup>81</sup>. 85. On doit également suivre, chez les auteurs Latins, le même ordre<sup>82</sup>. C'est pourquoi, de même que chez les Grecs c'est Homère, de même, chez nous, c'est Virgile<sup>83</sup> qui offrira le commencement placé sous les meilleurs auspices, lui qui, de tous les poètes grecs et latins de ce genre en est sans aucun doute le plus proche. 86. J'userai en effet des mêmes termes que ceux que j'ai entendus<sup>84</sup> de la part de Domitius Afer dans ma jeunesse, qui, quand je lui demandai quel poète, selon lui, s'approchait le plus d'Homère, me répondit : « Virgile vient en deuxième, mais il est plus proche du premier que du troisième ». Et, par Hercule, à supposer que nous accordons à celui-là un génie céleste et immortel, en revanche il y a en celui-ci davantage de soin et d'application, parce qu'il eut davantage à travailler, et ce que nous perdons en passages remarquables<sup>85</sup>, peut-être le compensons-nous en régularité<sup>86</sup>. 87.

<sup>74</sup> Voir Cic., *Brut.* 9, 38.

<sup>75</sup> Voir Cic., *Brut.* 82, 285 et *De orat.* 2, 23, 95.

<sup>76</sup> L'expression latine *prosam... pedestrem* est la traduction de l'expression grecque *pedzon logon*. Pour un emploi de l'adjectif *pedestris* dans ce cadre, voir Hor., *Od.* 2, 12, 9 *prosa oratio, quam pedestrem Graeci uocant* ; *Sat.* 2, 6, 17 ; *Ars* 95.

<sup>77</sup> Même redondance dans le texte latin.

<sup>78</sup> Souvenir de Cic., *Brut.* 15, 59.

<sup>79</sup> Voir Cic., *Orat.* 19, 62 et Diog. Laert. 5, 38.

<sup>80</sup> Le verbe *colligere* est employé ici au sens de « conclure logiquement ».

<sup>81</sup> Cette idée couramment répandue est attestée par Cic., *Brut.* 30, 114 ; 31, 118 et *De orat.* 2, 159 et 3, 66.

<sup>82</sup> L'expression *ordo ducendus* est un peu curieuse (*ordinem ducere* appartient à la langue militaire et signifie « commander un peloton »). Il s'agit du même ordre que pour les auteurs grecs, par lesquels Quintilien a commencé.

<sup>83</sup> Quintilien recommandait déjà en 1, 8 5 de commencer par la lecture d'Homère et de Virgile *Optime institutum est ut ab Homero atque Vergilio lectio inciperet*.

<sup>84</sup> Le verbe *excipere* renvoie à l'action d'apprendre directement, ici de Domitius Afer qui fut son maître de rhétorique (voir V, 7, 7 *quem adulescentulus senem colui*).

<sup>85</sup> Les *eminentia* de la poésie homérique sont les parties brillantes appelées *speciosa miracula* par Horace (*Ars* 143-44 : *Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem / cogitat, ut speciosa dehinc miracula promat*).

<sup>86</sup> Jugement de rhéteur pour qui, si Virgile est toujours égal à lui-même, Homère tombe parfois au-dessous de la moyenne.

Tous les autres seront loin derrière. Car, bien sûr, on doit lire Macer et Lucrèce, mais non pour modeler l'expression<sup>87</sup>, qui est le corps de l'éloquence ; chacun fait preuve de goût dans son sujet, mais l'un manque d'élévation<sup>88</sup>, l'autre de clarté<sup>89</sup>. Varron d'Atax dans les poèmes grâce auxquels il connut la renommée, en tant que traducteur de l'œuvre d'autrui, n'est certes pas à mépriser, mais il n'est pas assez riche pour développer la capacité oratoire. 88. Révérons Ennius, comme les bois à l'ancienneté sacrée, dans lesquels les immenses vieux chênes ne valent plus tant par leur allure<sup>90</sup> que par le respect religieux qu'ils inspirent. D'autres auteurs sont plus proches de nous et plus utiles pour ce dont nous parlons. Certes, Ovide est badin jusque dans ses vers héroïques<sup>91</sup> et par trop amoureux de son propre talent, mais il mérite cependant l'admiration pour quelques passages. 89. Quant à Cornélius Sévérus, même s'il<sup>92</sup> était meilleur versificateur que poète<sup>93</sup>, cependant, si, comme on l'a dit, il avait traité d'un bout à l'autre *La guerre de Sicile* dans la continuité du premier livre, il revendiquerait à bon droit la deuxième place parmi les poètes épiques. Une mort prématurée a empêché Serranus d'arriver à la perfection, mais même ses œuvres de jeunesse montrent un très grand talent et une volonté remarquable, chez un jeune homme, de trouver le mode d'expression approprié<sup>94</sup>. 90. Nous avons beaucoup perdu récemment en la personne de Valérius Flaccus. Saléius Bassus eut un talent passionné et véritablement poétique, mais lui non plus ne put le mener à maturité dans sa vieillesse. Rabirius et Pédon ne sont pas indignes à connaître, si on en a le temps. Lucain a de la passion, s'emporte, et brille par ses pointes, et, pour le dire comme je le pense, est un modèle que doivent imiter les orateurs plutôt que les poètes. 91. Je ne mentionne que ces noms parce que le gouvernement de l'univers a détourné Domitien le Germanique des travaux qu'il avait commencés<sup>95</sup>, et qu'il a paru insuffisant aux dieux qu'il soit le premier des poètes. Et pourtant, dans ses œuvres pour lesquelles, après avoir abdiqué l'empire<sup>96</sup>, il s'était tenu à l'écart dans sa jeunesse, quoi de plus sublime, de plus savant, de plus excellent enfin toutes ses parties ? Qui en effet pourrait mieux chanter la guerre que celui qui l'a ainsi menée ? À qui les déesses présidant aux arts prêteraient-elles une oreille plus attentive ? Qui Minerve, sa divinité familière<sup>97</sup>, préférerait-elle pour délivrer ses techniques ? 92. Les siècles

<sup>87</sup> Le terme *phrasis* signifie la diction, mais aussi l'élocution, le style. Quintilien le définit comme la qualité tant du choix que de l'agencement des mots : 8, 1, 1 *Igitur quam Graeci φρασίην uocant, Latine dicimus elocutionem. Ea spectatur uerbis aut singulis aut coniunctis. In singulis intuendum est ut sint Latina, perspicua, ornata, ad id quod efficere uolumus accommodata: in coniunctis ut emendata, ut apte conlocata, ut figurata.*

<sup>88</sup> *Alter humilis* : Macer, imitant Nicandre dans des sujets peu élevés, gardait un style terre à terre.

<sup>89</sup> Cicéron, Ovide, et Stace soulignent plutôt le génie et la sublime de Lucrèce : Cic., *ad Quint. frat.* 2, 11, 4 (*Lucretii poemata, ut scribis, ita sunt: multis luminibus ingenii, multae etiam artis*) ; Ov., *Am.* 1, 15, 23-23-24 (*carmina sublimis tunc sunt peritura Lucreti, / exitio terras cum dabit una dies*) ; Stat., *Silu.* 2, 7, 76 (*cedet Musa rudis ferocis Enni et docti furor arduus Lucreti*).

<sup>90</sup> Cf. Ov., *Trist.* 2, 423-24 *utque suo Martem cecinit grauis Ennius ore, / Ennius ingenio maximus, arte rudis* ; *Am.* 1, 15, 19 *Ennius arte carens.*

<sup>91</sup> C'est-à-dire dans les *Métamorphoses*. Quintilien nomme le dactyle *pes herous* (9, 4, 88) comme les Grecs le nomment μέτρον ἠρῶον. *Quoque* montre que pour Quintilien Ovide a eu tort d'être badin y compris dans l'épopée, alors que c'était légitime dans l'élégie.

<sup>92</sup> Le mode subjonctif après *etiamsi*, indiquant une possibilité incertaine, une affirmation contestable, monte que Quintilien prend parti pour Cornélius, contre ceux qui lui refusent le génie poétique ; contrairement à l'*opinio communis*, pour Quintilien, le poète n'est pas meilleur au versificateur.

<sup>93</sup> Pour cette antithèse *poeta / uersificator*, voir Horace *Sat.* 1, 4, 40b-42 *neque enim concludere uersum / dixeris esse satis, neque, siqui scribat uti nos / sermoni propiora, putes hunc esse poetam.*

<sup>94</sup> Mode d'expression approprié parmi les trois *genera dicendi*, *humile*, *medium* et *sublime*, bas, moyen et élevé.

<sup>95</sup> Domitien aurait composé un poème *Sur la guerre des Juifs*.

<sup>96</sup> Abdication en faveur de son père et même de son frère ; voir Suet., *Dom.* 13, 1 *Principatum uero adeptus, neque in senatu iactare dubitauit, et patri se et fratri imperium dedisse, illo sibi reddidisse.*

<sup>97</sup> Domitien, qui affichait la prétention d'être un fils de Minerve, avait institué une fête spéciale en son honneur ; voir Suet., *Dom.* 4, 11 *Celebrabat et in Albano quotannis Quinquatria Mineruae, cui collegium instituerat, ex quo sorte ducti magisterio fungerentur ederentque eximias uenationes et scaenicos ludos, superque oratorum ac poetarum certamina.*

futurs montreront cela plus amplement ; car maintenant sa gloire poétique est éclipsée par la fulgurance de toutes ses autres qualités. Tu permettras cependant, César, que nous, qui honorons le culte sacré des lettres, ne passions pas sous silence ce don poétique, et que nous en attestions de façon certaine avec ce vers de Virgile<sup>98</sup> :

« Qu'entre les lauriers de tes victoires s'entrelace le lierre ».

93. Dans l'élégie aussi nous défions les Grecs, dont l'auteur le plus correct et le plus élégant me semble Tibulle. Il y en a qui préfèrent Properce. Ovide est plus badin que l'un et l'autre, Gallus plus sévère. En tout cas la satire est entièrement nôtre, en laquelle Lucilius s'est le premier remarquablement illustré, et a certains inconditionnels<sup>99</sup> qui lui sont à ce point attachés qu'ils n'hésitent pas à le préférer non seulement aux auteurs qui ont écrit dans le même genre mais à tous les poètes. 94. Pour moi, autant je ne suis pas d'accord avec eux, autant je ne le suis pas avec Horace, qui considère que Lucilius « coule d'une eau fangeuse » et « qu'il y a <toujours> quelque chose qu'on peut supprimer »<sup>100</sup>. Car son esprit cultivé<sup>101</sup>, sa liberté d'expression, sont remarquables<sup>102</sup>, ce qui lui donne son mordant et beaucoup de sel. Horace est de loin plus correct et plus pur, et – si ce n'est mon amour pour lui qui m'influence – supérieur. Perse acquit beaucoup de gloire, et de la vraie, même avec un seul volume<sup>103</sup>. Il y a des satiristes remarquables aujourd'hui aussi<sup>104</sup>, et dont on se rappellera un jour le nom. 95. L'autre genre de satire<sup>105</sup> – antérieur même au premier – mais dont la mixité n'est pas seulement due à la variété des mètres, a été fondé par Terentius Varron, le plus savant des Romains. Cet auteur a composé un très grand nombre de livres<sup>106</sup> très érudits ; c'est un des plus fins connaisseurs de la langue latine<sup>107</sup>, de toute l'antiquité<sup>108</sup>, des Grecs et des Romains<sup>109</sup>, mais qui est cependant plus utile à la science qu'à l'éloquence. 96. Quant à l'iambe<sup>110</sup>, il n'a pas vraiment été cultivé par les Romains comme genre à part entière<sup>111</sup>, mais

---

<sup>98</sup> Verg., *Buc.* 8, 13, vers adressé à Pollion.

<sup>99</sup> C'est-à-dire les *antiquarii* (Suet., *Aug.* 86) contre lesquels Horace s'insurge dans l'épître à *Aug.* 24 *sqq.*

<sup>100</sup> Citation approximative de *Sat.* 1, 4, 11 *cum flueret lutulentus erat quod tollere uelles*. Chez Horace, le verbe *tollere* est ambigu et peut signifier soit « recueillir » soit « enlever », dans une satire qui mêle critique et éloge du fondateur du genre à Rome. Mais l'image du fleuve bourbeux, qui charrie trop de saletés, empruntée à Callimaque, et l'héritage alexandrin (évitant le trop-plein et recherchant la *leptotès*, le polissage) invitent plutôt à privilégier le sens de « supprimer ». Quintilien privilégie également la lecture critique et ce sens-là du verbe.

<sup>101</sup> Il est question d'*eruditio* qui désigne non l'« érudition » au sens moderne de vaste science mais la culture, le raffinement de l'esprit.

<sup>102</sup> Horace insiste également sur la *libertas* de Lucilius, héritier des poètes de la Comédie Ancienne et de leur liberté dans le blâme : *Sat.* 1, 4, 5-6 [...] *multa cum libertate notabant. / Hinc omnis pendet Lucilius, hosce secutus*.

<sup>103</sup> Perse est mort jeune et n'a composé qu'un volume de six satires.

<sup>104</sup> Ces poètes nous demeurent pourtant inconnus.

<sup>105</sup> La satire ménippée, tirant son nom de son fondateur Ménippe de Gadara, disciple de Diogène, se rapproche de la satire d'Ennius et de Lucilius en ce qu'elle admet toutes sortes de mètres), mais en diffère en ce qu'elle accueille aussi de la prose. Il ne nous reste des *Ménippées* de Varron que des titres et quelques six cents fragments.

<sup>106</sup> En effet : six-cent-vingt livres, dont cent-cinquante de satires Ménippées.

<sup>107</sup> Il nous reste encore six livres, sur vingt-cinq, de son *De lingua Latina*.

<sup>108</sup> Allusion à ses *Antiquitates rerum humanarum et diuinarum*, ouvrage encyclopédique traitant de l'histoire de Rome et de la religion.

<sup>109</sup> L'expression est vague et peut renvoyer à l'histoire (dans son *De gente populi romani*) ou à la civilisation (*De uita populi romani*) romaines ; plus vraisemblablement, puisque Grecs et Romains sont associés, aux *Hebdomades* ou *Imagines*, portraits en mots et en images de personnages célèbres.

<sup>110</sup> Le terme *iambus* désigne ici le vers iambique ; il peut aussi renvoyer par extension aux poèmes écrits en vers iambiques, c'est-à-dire au genre de la poésie iambique, caractérisé par une satire assez agressive.

<sup>111</sup> La satire lyrique en vers iambiques purs (pratiquée, du côté grec, par Archiloque, Sémonide et Hipponax, chez qui le vers comportait en général six iambes, sans substitution) n'a pas de représentant chez les Latins, même si Catulle s'y est essayé. D'ailleurs, quand il parle de ses iambes, il renvoie peut-être moins au vers qui n'apparaît que dans trois de ses poèmes qu'à leur visée satirique.

inséré parmi d'autres<sup>112</sup>, si bien qu'on en trouve le mordant chez Catulle, Bibaculus et Horace (d'ailleurs chez lui l'épode s'y intercale<sup>113</sup>). Mais parmi les lyriques, Horace, encore, est presque le seul digne de lecture : en effet, il s'élève parfois, est plein de charme, de grâce, varié dans ses figures et d'une audace très heureuse dans ses expressions. Si l'on veut ajouter quelqu'un, ce serait Caesius Bassus, que nous avons connu naguère, mais précédé de loin par des talents qui vivent encore<sup>114</sup>. 97. Parmi les anciens tragiques, Accius et Pacuvius sont les plus célèbres pour la gravité de leurs pensées, la majesté de leurs expressions et la dignité de leurs personnages. Du reste, l'élégance<sup>115</sup> et la dernière main qui porte les œuvres à leur perfection semblent avoir fait défaut à leur époque plus qu'à eux-mêmes ; on accorde plus de force à Accius, mais ceux qui affectent l'érudition veulent que Pacuvius semble plus érudit. 98. Déjà le *Thyeste* de Varius peut être comparé à n'importe quelle tragédie grecque ; la *Médée* d'Ovide<sup>116</sup> me semble montrer combien cet homme aurait pu l'emporter s'il avait préféré l'intransigeance envers son génie plutôt que la complaisance. De tous ceux que j'ai pu voir, Pomponius Secundus est de loin le premier, lui que les vieillards jugeaient certes trop peu tragique, alors qu'ils avouaient qu'il l'emportait en culture et en élégance<sup>117</sup>. 99. C'est dans la comédie que nous pêchons le plus<sup>118</sup> : Varron a beau dire que « les Muses », selon l'avis d'Aelius Stilon, « parleraient à la manière de Plaute si elles voulaient parler latin »<sup>119</sup>, les Anciens ont beau porter Caecilius aux nues, les œuvres de Térence ont beau être attribuées à Scipion l'Africain<sup>120</sup> (œuvres qui sont cependant les plus raffinées dans ce registre, et qui

<sup>112</sup> L'expression est elliptique : Quintilien, s'attachant surtout à la forme extérieure du genre, constate que vers iambique et pied iambique au sein d'un vers se mélangent à d'autres vers et d'autres pieds.

<sup>113</sup> *Epodos*, comme *iambus* ci-dessus, désigne à la fois un vers plus court que celui qui le précède et la pièce de vers incluant cette succession de vers inégaux. Horace dit bien avoir le premier apporté au Latium les iambes de Paros : *Épître à Mécène*, 1, 19, 23-25

(...) *Parios ego primus iambos*

*ostendi Latio, numeros animosque secutus*

*Archilochi, non res et agentia uerba Lycamben.*

<sup>114</sup> Peut-être Stace, dont les *Silves* offrent quelques parties lyriques.

<sup>115</sup> *Nitor* et *nitidus*, s'appliquent au style tempéré ; *nitidus* a souvent le sens de « fleuri », « brillant » ou « bien soigné » (voir l'index de S. DOSSON, s.v.), c'est-à-dire « élégant » (c'est ainsi que J. A. HILD cf. 33 et 9 interprète ce *nitor*).

<sup>116</sup> La *Médée* d'Ovide est perdue. On en connaît l'existence par les mentions de Tacite (*Dial.* 12, 6 : *Pluris hodie reperies, qui Ciceronis gloriam quam qui Virgilii detractent : nec ullus Asinii aut Messallae liber tam inlustris est quam Medea Ouidii aut Varii Thyestes*, « Vous trouverez aujourd'hui plus de détracteurs de Cicéron que de Virgile, et pas un livre d'Asinius ou de Messala n'est aussi célèbre que la *Médée* d'Ovide ou le *Thyeste* de Varius ») et de Quintilien (10, 1, 98 : *Iam Varii Thyestes cuilibet Graecarum comparari potest. Ouidi Medea uidetur mihi ostendere quantum ille uir praestare potuerit si ingenio suo imperare quam indulgere maluisset*, « Le *Thyeste* de Varius est comparable à ce que les Grecs ont de mieux ; et la *Médée* d'Ovide montre ce que ce poète aurait pu faire, s'il eût mieux aimé mettre un frein à son esprit que d'y donner l'essor »), qui en cite également un vers (8, 5, 6 *seruare potui ; perdere an possim rogas ?*). L'autre vers conservé nous est transmis par Sénèque le Rhéteur (*Suas.* 3, 7 *feror huc illuc, uae, plena deo*). Pour leur interprétation, voir A. ARCELLASCHI, *Médée dans le théâtre latin d'Ennius à Sénèque*, Rome, 1990.

<sup>117</sup> L'œuvre de Pomponius Secundus, qui vécut au milieu du I<sup>er</sup> s. après J.-C., est perdue ; on sait seulement qu'il avait composé une *praetexta*, *Aeneas*.

<sup>118</sup> Horace se montre encore plus sévère dans son jugement :

*Ars* 270-74 *At uestri proauis Plautinos et numeros et*

*laudauere sales, nimium patienter utrumque,*

*ne dicam stulte, mirati, si modo ego et uos*

*scimus inurbanum lepido seponere dicto*

*legitimumque sonum digitis callemus et aure.*

<sup>119</sup> Cf. l'épigramme de Platon sur Aristophane : Ἄι χάριτες τέμενός τι λαβεῖν, ὅπερ οὐχὶ πεσεῖται Διζόμεναι ψυχὴν εὐρον Ἀριστοφάνους *Olymp. Vit.* Plat.

<sup>120</sup> Cf. Suet., *Vit. Ter.* 2 (*adiutum Terentium in scriptis a Laelio et Scipione*) et prologue des *Adelphes*, 15 sqq. (*homines nobiles eum adiutare adsidueque una scribere*).

auraient eu encore plus de charme si elles avaient été entièrement écrites en trimètres<sup>121</sup>), 100. à peine atteignons-nous une pâle esquisse, au point que c'est la manière de parler des Romains elle-même qui me semble ne pas contenir cette grâce dévolue aux seuls Attiques, puisque les Grecs eux-mêmes ne l'ont pas connue dans d'autres dialectes<sup>122</sup>. Afranius a excellé dans les *togatae* : si seulement il n'avait pas souillé ses intrigues juvéniles d'amours infâmes, trahissant ses propres mœurs !

101. Mais l'histoire ne le cèderait pas aux Grecs<sup>123</sup>. Je ne craindrais pas de placer face à Thucydide Salluste, et Hérodote ne s'indignerait pas qu'on lui égale Tite-Live<sup>124</sup>, qui est, dans la narration, d'une grâce admirable et d'une pureté éclatante<sup>125</sup>, et dans les harangues d'une éloquence qui dépasse l'expression ; ainsi tout ce qu'il dit est accordé aussi bien aux circonstances qu'aux personnages ; les émotions<sup>126</sup> en particulier, et surtout celles qui sont plus douces, aucun des historiens, pour le dire très rapidement, ne les a davantage fait valoir.

102. Et voilà comment il a conquis, par des qualités différentes, l'immortelle rapidité de Salluste<sup>127</sup>. En effet Servilius Nonianus<sup>128</sup> me semble avoir eu une expression remarquable quand il dit qu'ils sont davantage égaux que semblables ; car lui aussi nous l'avons entendu en personne ; c'était un auteur au talent éclatant et d'une belle densité de pensées<sup>129</sup>, mais moins serré que ne l'exige l'autorité de l'histoire. 103. Bassus Aufidius<sup>130</sup>, de peu son prédécesseur par l'âge, a remarquablement servi cette autorité dans le genre<sup>131</sup> même qui fut le sien, surtout dans ses livres sur la guerre de Germanie ; il est estimable dans tous ses ouvrages, mais dans certains il est en-dessous de ses forces. 104. Il nous reste encore, et il rehausse la gloire de notre époque, un auteur digne du souvenir des siècles, dont on citera un jour le nom, et que pour l'heure on devine<sup>132</sup>. Elle a ses amateurs, non sans raison,

---

<sup>121</sup> *Intra uersus trimetros* : Quintilien ne veut pas dire que la comédie aurait dû s'astreindre toujours aux lois du trimètre iambique (les comiques grecs avaient déjà employé des formes métriques diverses), mais semble parler d'une manière générale de métrique astreinte à des règles fixes – qu'on ne trouve pas chez Plaute.

<sup>122</sup> Ici *genus* a clairement un sens de différenciation et de classification et non de synthétisation des espèces. L'expression *genus linguae* signifie également dialecte en 8, 3, 59 *Sardismos quoque appellatur quaedam mixta ex uaria ratione linguarum oratio, ut si Atticis Dorica et Aeolica et Ionica confundas*.

<sup>123</sup> Quintilien reste cependant prudent dans cette affirmation en employant le subjonctif parfait *cesserit* qui peut avoir une valeur d'affirmation atténuée ou de défense.

<sup>124</sup> Quintilien continue sa présentation sur le mode de la *sunkrisis* et rappelle des jugements déjà exprimés ailleurs (*I.O.* 10, 1, 32 et Tac., *Ann.* 4, 34 et *Agr.* 10).

<sup>125</sup> Le substantif *candor* renvoie à la clarté et à la limpidité du style, permettant la persuasion.

<sup>126</sup> Quintilien parle ici des *affectus*, qu'il a définis en 6, 2, 8 comme étant de deux sortes, comprenant le *pathos* et l'*ethos*, dont il discute les sens et les rapports.

<sup>127</sup> Dont il parlait déjà en 10, 1, 32 et que Sénèque mentionne également : *Ep.* 114, 17 *Sic Sallustio uigente amputatae sententiae, et uerba ante expectatum cadentia et obscura breuitas fuere pro cultu*.

<sup>128</sup> Servilius Nonianus : historien et orateur romain, mort en 60 après J.-C., mentionné par Tac., *Ann.* 14, 19 *Servilius diu foro, mox tradendis rebus Romanis celebris et elegantia vitae, quod clariorem effecit, ut par ingenio, ita morum diversus* ; Pline l'Ancien et Pline le Jeune.

<sup>129</sup> On peut ici hésiter sur le sens à donner à *sententiis*. Le terme peut désigner simplement la phrase, mais ici, comme complément de l'adjectif *creber* et coordonné à l'appréciation de l'*ingenium* de l'historien, il renvoie plutôt aux maximes générales et traits ingénieux.

<sup>130</sup> Bassus Aufidius, contemporain d'Auguste et de Tibère, traite les guerres civiles et les campagnes de Germanie, sans que rien de son œuvre ne nous parvienne.

<sup>131</sup> C'est-à-dire l'histoire : il faut comprendre « le genre d'expression » et suppléer *genere <dicendi>*.

<sup>132</sup> Beaucoup d'hypothèses ont été avancées pour expliciter ce non-dit, et on a pensé notamment à Pline l'Ancien, Fabius Rusticus, Quinte-Curce, Tacite. Mais Quintilien hésite sans doute, comme il est d'usage chez les Romains, à nommer un auteur vivant, ce qui exclut Pline l'Ancien, mort en 79. Les commentateurs penchent davantage pour Fabius Rusticus, qui « semble avoir eu une place importante parmi les historiens de l'époque flavienne » (J. COUSIN, 1979, « Notes complémentaires », p. 325). Tacite semble assez probable aux lecteurs contemporains, dont la vision est bien sûr conditionnée par les textes conservés.



l'indépendance de Crémétius Cordus<sup>133</sup>, bien qu'on ait censuré les passages qui lui avaient causé du tort<sup>134</sup>; toutefois, même dans ce qui reste, on peut saisir un souffle suffisamment élevé et des pensées hardies. Il y a encore d'autres bons écrivains mais, pour notre part, nous goûtons un choix de genres, nous n'épluchons pas les bibliothèques<sup>135</sup>.

105. Mais ce sont surtout les orateurs qui peuvent mettre l'éloquence latine à égalité avec l'éloquence grecque. En effet je ne saurais mettre sans hésitation Cicéron face à n'importe lequel des orateurs. Je n'ignore pas, pour le comparer avec Démosthène à notre époque, quelle grande querelle je soulève contre moi<sup>136</sup>, surtout que cette comparaison ne fait pas partie de mon projet<sup>137</sup>; c'est en effet sans objet, étant donné que, selon moi, on doit en priorité lire Démosthène ou mieux, l'apprendre par cœur. 106. Néanmoins, je considère que les qualités de ces deux orateurs sont, pour l'essentiel, similaires : dessein, organisation, méthode de division, préparation, démonstration, bref tout ce qui relève de l'invention. Pour l'expression, il y a quelque différence : le premier est plus dense, le second plus nourri ; l'un donne à ses phrases un achèvement plus serré<sup>138</sup>, l'autre plus relâché ; l'un combat toujours avec la pointe<sup>139</sup>, l'autre le fait fréquemment en y ajoutant du poids ; chez l'un on ne peut rien enlever, chez l'autre rien ajouter ; il y a plus de soin chez l'un, plus de naturel chez l'autre.

107. En tout cas, par les traits d'esprit et le pathétique, qualités d'une très grande efficacité pour ce qui est des émotions, nous l'emportons. Et peut-être les institutions de la cité athénienne auront-elles privé l'un des péroraisons<sup>140</sup>, mais à nous aussi les règles de la langue latine nous auront moins permis les effets que les Atticistes admirent. Quant aux lettres, bien que l'un et l'autre en aient composé<sup>141</sup>, et aux dialogues, qui sont l'œuvre d'un seul, on ne peut soutenir la comparaison. 108. Il faut cependant faire cette concession : Démosthène fut le premier et, pour une grande part, c'est lui qui a fait Cicéron aussi grand qu'il est. Car il me semble que Marcus Tullius, pour s'être consacré tout entier à l'imitation des Grecs, a reproduit la puissance de Démosthène, l'abondance de Platon, la grâce d'Isocrate<sup>142</sup>. 109. Toutefois, ce n'est pas seulement par l'étude qu'il a atteint ce qu'il y avait de meilleur en chacun d'eux, mais un très grand nombre, ou plutôt toutes les qualités qui lui viennent en propre, c'est la très heureuse fécondité de son génie immortel qui les a fait surgir. En effet,

---

<sup>133</sup> Crémétius Cordus écrivit une histoire des guerres civiles. Tibère le poursuivit en justice parce qu'il aurait loué le républicain Brutus et dit que Cassius, l'un des assassins de César, était le « dernier des Romains » ; cf. note suivante.

<sup>134</sup> Le participe *circumcisis* signale une opération d'abrègement, peut-être assurée par les amis républicains de Crémétius afin de supprimer les passages les plus compromettants de son œuvre, disparue pour nous.

<sup>135</sup> Nous avons essayé de rendre par une traduction imagée, restant dans le registre gustatif, les termes renvoyant chez Quintilien à des univers de référence différents, avec les verbes *degustare* (« déguster, effleurer ») et *excutare* (ici au sens figuré de « scruter, examiner, éplucher »).

<sup>136</sup> Tac., *Dial.* 12, 18 (*Pluris hodie reperies, qui Ciceronis gloriam quam qui Virgilii detrectent*) et Quint., 9, 4, 1 ([...] *nisi et eiusdem aetatis homines scriptis ad ipsum etiam litteris reprehendere id coloncandi genus ausi fuissent* [...]); 12, 1, 20 *nam et fere sic docti iudicauerunt plurimum in eo uirtutum, nonnihil fuisse uitiorum*) et 12, 10, 12-15 surtout, nous montrent que la valeur littéraire de Cicéron, aux yeux de ses contemporains, était controversée. Quintilien, l'un des plus ardents défenseurs, tait par exemple les critiques de C. Asinius Gallus, fils d'Asinius Pollion, et de Larcus Licinius, mentionnées par Pline (*Hist. Nat.* 19, 35 ; 31, 24).

<sup>137</sup> L'on sait que cette comparaison a été menée par Plutarque, son contemporain, et que Quintilien n'entend pas se livrer à un exercice d'école, mais bel et bien guider, en maître, ses lecteurs. Il n'échappe cependant pas à la comparaison, même s'il l'oriente vers le portrait du modèle à imiter, Cicéron.

<sup>138</sup> Le verbe *concludere* a ici le sens de « resserrer sa pensée ».

<sup>139</sup> « *Acumen*, appliqué au style [...], exprime un choix d'expressions simples et claires » : S. DOSSON, index, s. v.

<sup>140</sup> La péroraison (*epilogos*), lieu indiqué pour l'appel à la pitié, était interdite à Athènes pour les procès portés devant l'Aréopage.

<sup>141</sup> On ne possède que six lettres sous le nom de Démosthène, mais elles sont apocryphes.

<sup>142</sup> On retrouve ici l'orientation du point de vue de Quintilien. L'énumération des trois qualités de *uis*, *copia* et *iucunditas* correspond au triple but de l'éloquence : *mouere*, *docere* et *delectare*.

« il ne recueille pas, comme dit Pindare, des eaux de pluie, mais il déborde d'un tourbillon d'eau vive<sup>143</sup> », créé par une sorte de don de la providence grâce auquel son éloquence peut mettre à l'épreuve la totalité de ses forces. 110. Car qui peut instruire avec plus d'attention, émouvoir avec plus de véhémence, chez qui s'est-il jamais trouvé autant de grâce ? C'est au point que l'on croirait qu'il obtient ce qu'en fait il arrache et que, quoique par sa puissance il entraîne le juge dans des voies de traverse, celui-là semble pourtant non se laisser prendre, mais le suivre. 111. Dans tout ce qu'il dit réside une autorité si grande qu'on aurait honte d'avoir un autre avis, qu'il engage non le zèle d'un avocat<sup>144</sup> mais le crédit d'un témoin ou d'un juge ; lorsque cependant toutes ces qualités, qu'on aurait peine à obtenir, n'y en eût-il qu'une, même en y mettant le plus grand soin, se déploient chez lui sans effort, cette éloquence, la plus belle des choses qu'on ait entendues, a cependant tous les dehors de la plus souriante facilité. 112. Voilà pourquoi il fut appelé, à juste titre, par ses contemporains le roi du barreau<sup>145</sup>, et pourquoi auprès de la postérité il a obtenu ce privilège que l'on considère « Cicéron » non plus comme le nom d'un homme, mais comme celui de l'éloquence. Ayons donc cet orateur devant nos yeux, proposons-le nous comme modèle, qu'on sache qu'avoir du goût pour Cicéron est l'assurance d'en avoir tiré profit. 113. Il y a chez Asinius Pollion<sup>146</sup> beaucoup d'invention, une extrême précision<sup>147</sup>, au point qu'elle paraît même excessive à certains, assez de réflexion et d'esprit : il est si loin du brillant et de la grâce de Cicéron qu'on pourrait le croire son aîné d'un siècle. Quant à Messala<sup>148</sup>, il est pur, éclatant, et d'une certaine manière il met en avant dans son éloquence la noblesse de sa naissance, mais il est de forces moindres. 114. Si Caius César s'était consacré seulement au forum, on ne citerait pas d'autre nom de nos orateurs en face de Cicéron. Il y a chez lui tant de puissance, une pénétration et une ardeur telles qu'il paraît avoir parlé avec la même énergie que celle avec laquelle il a fait la guerre ; toutefois il rehausse tous ces traits par l'élégance admirable de son langage, qualité qu'il travailla particulièrement<sup>149</sup>. 115. Il y a beaucoup d'esprit chez Caelius<sup>150</sup> et, dans l'accusation particulièrement, beaucoup d'urbanité<sup>151</sup> ; c'est un auteur qui aurait mérité d'avoir de meilleures dispositions d'esprit et une vie plus longue. J'en ai trouvé pour préférer Calvus<sup>152</sup> à tous, j'en ai trouvé pour accorder leur crédit à Cicéron qui disait qu'il avait épuisé sa vraie vitalité<sup>153</sup> à trop chicaner contre lui-même ; mais il a un style à la fois solennel et grave, épuré, souvent véhément aussi. Il fut en outre un imitateur des Attiques et une mort prématurée lui a fait du tort, s'il est vrai qu'il aurait enrichi son talent, non qu'il

<sup>143</sup> Ce qui nous reste de Pindare ne comprend pas cette image.

<sup>144</sup> Sous la République, les *aduocati* sont les citoyens appelés à assister quelqu'un en justice, qui le soutiennent par leurs conseils, consultations juridiques, et même leur seule présence, qui peut influencer le jury. Sous l'Empire, le terme devient synonyme de *patronus* et recouvre le rôle d'un avocat, c'est-à-dire de quelqu'un qui plaide, alors que l'*aduocatus* ne plaide pas.

<sup>145</sup> Cf. Cic., *Ad Fam.* 7, 24, 3 *Olim cum regnare existimabatur [...]*.

<sup>146</sup> Asinius Pollion, vivant au premier siècle avant J.-C., fut un homme politique (auteur de la réconciliation de Brindes entre Octave et Antoine) et un homme de lettres (fondateur de la première bibliothèque publique à Rome, orateur, historien, auteur tragique) éminent, dont l'œuvre est presque entièrement perdue.

<sup>147</sup> La *diligentia* concerne ici l'exactitude et la propriété des termes.

<sup>148</sup> M. Valerius Messala Corvinus, exact contemporain d'Asinius Pollion, fut une grande figure des lettres, ami d'illustres écrivains et auteur lui-même de divers ouvrages (sur la grammaire, la généalogie, la guerre civile en Grèce) et de discours. Impliqué à Philippes, il fut consul en 31 et préfet de Rome.

<sup>149</sup> Allusion probable au *De analogia* que César aurait composé, dont parle Quintilien en I, 7, 35.

<sup>150</sup> Caelius fut tribun, édile, et servit César. Il mourut assassiné en 48 avant J.-C. par des soldats. Seules quelques lettres de lui nous sont parvenues, intercalées dans la correspondance de Cicéron à qui elles sont adressées.

<sup>151</sup> L'*urbanitas* fait référence, en matière de style, aux plaisanteries fines et ingénieuses.

<sup>152</sup> C. Licinius Calvus Macer (82 – 48) fut orateur et poète. Il représentait l'école atticiste opposée au genre d'éloquence pratiquée par Cicéron.

<sup>153</sup> Le terme *sanguinis*, par comparaison avec le teint d'une personne en bonne santé, signifie la fraîcheur, la vitalité.

l'aurait affaibli. 116. Et Servius Sulpicius<sup>154</sup> a mérité à juste titre, par trois discours, sa renommée insigne. À condition qu'on le lise avec discernement, Cassius Severus<sup>155</sup> fournira bien des choses dignes d'être imitées : s'il avait joint à toutes les autres qualités de son style la couleur et la gravité, on devrait le compter parmi les orateurs de premier rang. 117. En effet il y a chez lui beaucoup d'esprit, une âpreté, une urbanité et un langage admirables, mais il a davantage donné dans la bile que dans la réflexion. En outre, si ses traits d'esprits sont amers, cette amertume même suscite souvent le rire<sup>156</sup>. 118. Il y bien d'autres orateurs diserts, qu'il serait long de passer en revue<sup>157</sup>. De ceux du moins qu'il m'a été donné de voir, Domitius Afer<sup>158</sup> et Julius Africanus<sup>159</sup> sont de loin les plus éminents. Le premier est à préférer pour l'art de ses mots et l'ensemble de son style oratoire et l'on n'hésiterait pas à le compter au nombre des anciens ; le second a plus d'ardeur, mais il a un vocabulaire trop recherché, il est parfois trop prolix dans la composition<sup>160</sup> et pas assez mesuré dans ses métaphores. 119. Naguère encore<sup>161</sup> il y avait des talents éclatants. En effet Trachalus<sup>162</sup> fut dans l'ensemble sublime, assez limpide et homme, semble-t-il, à vouloir la perfection ; il gagnait surtout à être entendu<sup>163</sup> car je n'ai connu chez personne une voix aussi heureuse, une prononciation qui eût suffi même au théâtre, une convenance, bref toutes qualités extérieures<sup>164</sup> qu'il avait en abondance. Vibius Crispus<sup>165</sup> était bien équilibré, agréable, né pour plaire<sup>166</sup>, meilleur néanmoins pour les causes privées que pour les causes publiques. 120. Julius Secundus<sup>167</sup>, s'il avait eu une vie plus longue, aurait assurément auprès de la postérité un renom très illustre d'orateur. Car il aurait ajouté à toutes ses autres qualités, comme il le faisait déjà, ce qui manque pour être beaucoup plus pugnace et, en se détournant du travail du style, avoir plus de considération pour les sujets. 121. D'ailleurs, quoiqu'emporté avant l'âge, il revendique encore une belle place, tant il a de faconde, de grâce à expliquer ce qu'il veut, tant son style oratoire est pur, léger et du plus bel effet, tant est grande la propriété de son lexique, même pris en un sens métaphorique, tant il y a d'expressivité dans certains mots qu'il choisit avec hardiesse. 122. Ceux qui écriront après nous sur les orateurs auront une ample matière pour louer justement les orateurs qui fleurissent aujourd'hui ; il y a en effet de très grands talents qui donnent du lustre au forum. De fait des avocats<sup>168</sup> déjà consommés rivalisent avec les anciens et l'activité de jeunes avocats engagés vers l'excellence imite et suit les aînés. 123. Il me reste à parler des auteurs qui ont écrit sur la philosophie : dans ce genre, les lettres romaines n'ont produit jusqu'à ce jour que très peu d'auteurs éloquents. C'est donc toujours

<sup>154</sup> Servius Sulpicius Rufus, consul en 51, fut juriste, orateur ; loué par Cicéron et Aulu-Gelle.

<sup>155</sup> C. Cassius Severus Longulanus (50 – 33), orateur, satirique (envoyé en exil par Auguste et Tibère à cause de ses diatribes contre les nobles familles romaines) et érudit, dont ne nous reste que quelques phrases.

<sup>156</sup> L'adjectif *ridicula* est ambigu : il peut signifier en mauvaise part « ridicule » ou en bonne part « propre à susciter le rire ».

<sup>157</sup> On notera que Quintilien ne mentionne pas dans sa liste Victorius Marcellus, orateur célèbre à qui il dédie son livre, et dont il avait instruit le fils Gallus (*I.O.*, I, *proem.* 6 ; 4, *proem.* 1).

<sup>158</sup> Domitius Afer, orateur célèbre du premier siècle après J.-C., a beaucoup compté pour Quintilien, qui le cite plusieurs fois (5, 7, 7 ; 12, 11, 3) ; seuls demeurent quelques fragments.

<sup>159</sup> Julius Africanus, orateur vivant sous le règne de Néron, dont ne nous reste qu'un seul fragment.

<sup>160</sup> C'est-à-dire dans l'arrangement des mots (*compositio*).

<sup>161</sup> Quintilien parle des orateurs qui lui sont contemporains.

<sup>162</sup> M. Galerius Trachalus, consul en 68 et orateur que Quintilien admire (cf. 8, 5, 19 et 12, 5, 5).

<sup>163</sup> Plus que lu.

<sup>164</sup> Qualités relevant de la gestuelle, de l'*actio*.

<sup>165</sup> Vibius Crispus a vécu sous Néron et Vespasien ; orateur agréable, aux dires de Quintilien ; Suet., *Dom.* 3 ; Tac., *Hist.* 2, 10 et Juv., 4, 81.

<sup>166</sup> Alors que cela n'est pas le cas ailleurs, les traits retenus par Quintilien pour Vibius Crispus renvoient davantage à l'homme qu'à son style.

<sup>167</sup> Julius Secundus vécut sous Vespasien. C'est l'un des quatre personnages du *Dialogue des orateurs* de Tacite, à côté de Curiatus Maternus, l'hôte, de Marcus Aper et de Vipstanus Messala.

<sup>168</sup> Cf. note 144 sur *advocatus* et *patronus*.

M. Tullius, qui, comme partout, s'est imposé jusque dans cette tâche comme l'émule de Platon. Remarquable et beaucoup plus éminent que dans ses discours, Brutus a soutenu le poids de sa matière : on voit bien qu'il ressent ce qu'il dit. 124. Cornelius Celsus<sup>169</sup>, qui suivit les Sextii, a produit beaucoup d'œuvres qui ne manquent pas d'apprêt et de brillant. Chez les Stoïciens, Plautus<sup>170</sup> est utile pour connaître leurs conceptions ; chez les Épicuriens, Catius<sup>171</sup> est un auteur léger, certes, mais non dépourvu toutefois d'agrément. 125. C'est à dessein que, dans chaque genre d'éloquence<sup>172</sup>, j'ai réservé Sénèque, à cause de l'opinion répandue à tort sur mon compte, d'après laquelle on croit que je le condamne et que je l'ai même en aversion<sup>173</sup>. Cette réaction à mon endroit est due au fait que je lutte pour ramener une éloquence corrompue et ruinée par toutes sortes de défauts vers des goûts plus sévères. Or, à cette époque, Sénèque était presque le seul que la jeunesse eût entre ses mains<sup>174</sup>. 126. Il n'était certes pas dans mon intention de le leur arracher totalement des mains, mais je ne souffrais pas qu'on le préférât à des écrivains plus valables, contre lesquels il n'avait eu de cesse de se déchaîner étant donné que, conscient de la singularité de sa manière, il n'espérait pas tellement que son style pût séduire ceux que ces auteurs séduisaient. Il avait davantage de partisans que d'imitateurs, qui dérivèrent aussi loin de lui que lui s'était écarté des auteurs du passé. 127. Il serait en effet à souhaiter qu'ils finissent par ressembler à cet auteur, au moins à être très proches de lui. Mais il plaisait par ses seuls défauts et chacun s'employait à reproduire ceux qu'il pouvait : ensuite, se vantant de parler comme lui, ils flétrissaient Sénèque. 128. Car, à côté, il avait de nombreuses et grandes qualités, un talent plein de facilité et d'abondance<sup>175</sup>, beaucoup d'étude, une connaissance étendue<sup>176</sup> où néanmoins il est parfois pris en défaut à cause des gens à qui il confiait certaines recherches. 129. C'est qu'il a été jusqu'à traiter presque chaque sujet d'étude<sup>177</sup> ; de lui, nous avons en effet des discours, des poèmes, des lettres, des dialogues. S'agissant de la philosophie, il manqua quelque peu de précision, mais il fut un remarquable pourfendeur des vices. Chez lui il y a maintes sentences éclatantes, et beaucoup d'éléments sont à lire pour la morale, mais dans l'éloquence la plupart sont corrompus et d'autant plus vicieux qu'ils abondent en aimables défauts. 130. On voudrait qu'il eût parlé avec son propre talent, mais avec le goût d'un autre. Car s'il avait dédaigné

<sup>169</sup> Ant. Cornelius Celsus : il s'agit de Celse, le célèbre savant latin contemporain d'Auguste et de Tibère, qui, s'il n'a pas exercé en tant que médecin, fut du moins un polygraphe reconnu. Huit de ses vingt livres traitent de littérature médicale (*de re medica*), mais il a également composé des traités techniques sur la rhétorique, l'art militaire, l'histoire et l'agriculture. Quintilien le cite assez souvent, surtout pour le réfuter (2, 15, 32 ; 3, 5, 3 ; 3, 6, 13 ; 3, 7, 25 ; etc.).

<sup>170</sup> Ce Plautus (dont le nom même est incertain) nous est inconnu.

<sup>171</sup> On sait par Cicéron que Catius était originaire de l'Insubrie (région de Gaule Transpadane) et qu'il mourut en 45 avant J.-C. : *ad Fam.* 15, 16 *nam, ne te fugiat, Catius Insuber, Epicurerus, qui nuper est mortuus [...]*.

<sup>172</sup> L'expression *in omni genere eloquentiae* n'est pas claire : Quintilien veut-il dire « dans mon examen de chaque genre d'éloquence » (comme l'entend J. Cousin dans sa traduction) ? On ne comprend pas le distributif *omni* puisque Sénèque ne s'est pas illustré dans tous les genres. En tout cas, il est mentionné parmi les orateurs, et on soulignera qu'aucun de ses discours ne nous est parvenu.

<sup>173</sup> Jugement à comparer avec celui, encore plus sévère, d'Aulu-Gelle, 12, 2, où l'auteur des *Nuits Attiques* ne se livre toutefois pas à une critique directe de Sénèque, mais rapporte l'opinion d'autrui et donne la parole à Sénèque lui-même pour montrer l'inanité de son goût.

<sup>174</sup> Suétone fait le même constat : *Cal.*, 53, 3 [...] *ut Senecam tum maxime placentem [...]*.

<sup>175</sup> Jugement qui a pesé sur la postérité, à en juger par les témoignages de Martial qui attribue à Sénèque l'« étiquette » de *facundia* (1, 61, 7-8 *Duosque Senecas unicumque Lucanum / Facunda loquitur Corduba ; 7, 45, 1 Facundi Senecae potens amicus [...]*).

<sup>176</sup> Appréciation cohérente avec la figure d'un Sénèque *eruditus* et *doctus*, chez Columelle, Pliny l'Ancien, Martial à nouveau, le grammairien M. Valerius Probus et Pliny le Jeune.

<sup>177</sup> En effet, Sénèque s'est illustré dans les genres littéraires les plus divers, mais a délaissé l'histoire, au profit de la philosophie et de la physique, qui permettent d'aborder le passé, le présent et le futur, mais avec d'autres méthodes et avec une autre fin que celles des historiens, fortement critiquées : M. ARMISEN-MARCHETTI, « Pourquoi Sénèque n'a-t-il pas écrit l'histoire ? », *REL*, 73, 1995, p. 151-167.

certaines traits, s'il n'avait pas s'il n'avait pas recherché les irrégularités, s'il n'avait pas chéri tout ce qui venait de lui, s'il n'avait pas ruiné le poids de ses sujets par ses phrases hachées menu<sup>178</sup>, il recevrait l'assentiment unanime des érudits plutôt que l'engouement des jeunes gens. 131. Toutefois, tel qu'il est, on doit le lire si on a déjà été aguerri et assuré par une manière plus sévère, ne serait-ce que parce qu'il peut exercer le jugement de ses partisans comme de ses détracteurs. En effet, comme je l'ai dit, il y a beaucoup de choses à approuver chez lui, beaucoup même à admirer, pourvu qu'on s'applique à faire un tri, comme il aurait dû le faire lui-même ; car il était d'une nature digne de vouloir mieux ; ce qu'il a voulu, il l'a mené à bien. »

---

<sup>178</sup> Suétone mentionne également cet aspect du style de Sénèque en rapportant le mot de Caligula resté célèbre : *Cal.*, 53, 3 *Peroraturus stricturum se lucubrationis suae telum minabatur, lenius comptiusque scribendi genus adeo contemnens, ut Senecam tum maxime placentem "commissiones meras" componere et "harenam esse sine calce" diceret.*

## Références bibliographiques

### Texte, édition et commentaires du livre 10 de l'*Institution oratoire*

BASSI D., *Il libro decimo della Institutione Oratoria*, Turin, G. Chiantore, 1921.

COUSIN J., *Quintilien*. Institution Oratoire, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 1979.

DOSSON S., *M. Fabii Quintiliani. De institutione oratoria, liber decimus. Texte latin publié avec une notice sur la vie et les ouvrages de Quintilien, des notes explicatives, des remarques grammaticales, un dictionnaire des noms propres et des principaux termes de critique littéraire et des illustrations d'après les monuments*, Paris, Hachette, 1904.

HILD J. A. , *M. Fabi Quintiliani Institutionis oratoriae Liber Decimus. Texte latin, publié avec un commentaire explicatif*, Paris, Klincksieck, 1885.

PETERSON W., *Quintiliani Institutionis oratoriae. Liber X. Part I, Introduction and text*, Oxford 1891 (Chicago / Oxford, Clarendon Press, 1967).

### Outil

PIRIE J. W. et LINDSAY W. M., *Glossaria Latina iussu academiae Britannicae edita*. vol. 4. Placidus, Festus, Paris, Les Belles Lettres, 1930.

### Études

BOLAFFI E., *La critica filosofia e letteraria in Quintiliano*, Bruxelles, 1958, p. 31-42.

COUSIN J., *Études sur Quintilien*. Tome I. *Contribution à la recherche des sources de l' Institution oratoire*, Paris, 1935.

COUSIN J., *Études sur Quintilien*. Tome II. *Vocabulaire grec de la terminologie rhétorique dans l' Institution oratoire*, Paris, 1936.

FÖGEN Th., *Patrii sermonis egestas. Einstellungen lateinischer Autoren zu ihrer Muttersprache*, München- Leipzig, 2000.

GOLDLUST B., *Rhétorique et poétique de Macrobe dans les Saturnales*, Turnhout, 2010, p. 372-399.

MILLER P. A., *Latin Verse Satire : an anthology and critical reader*, Routledge, 2005.